

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-REDICTION: 9, Rue de Bondy — PARIS 10° — Téléphone: BOTzaris 68-27 (Métro: Porte St-Martin)

« LE NOUVEL EMPRUNT OFFRE  
TOUTES LES GARANTIES DE SECURITE  
QU'UN CAPITALISTE PEUT  
EXIGER ! »

(Le « Populaire » du 13 mars 1937.)

LE GOUVERNEMENT BLUM AJOUTE  
LE PLOMB A CES GARANTIES.

Le capitalisme ne saurait  
être mieux servi!

## APRÈS METLAOUI, CLICHY: L'ORDRE CONTINUE

# Le sang ouvrier a coulé

### La finance anglo-saxonne n'a pas souscrit à l'emprunt

De deux choses l'une, écrivions-nous, la semaine dernière, à propos de l'emprunt. Ou effectivement la finance anglo-saxonne s'engage dans l'affaire et souscrit.

On elle sert seulement de caution publicitaire au gouvernement de Front Populaire auprès de notre bourgeoisie.

Dans le premier cas, la trésorerie du Front Populaire n'est plus à la merci des seuls possédants français et de leurs banques commandées par la City et par Wall-Street. Moyennant sa capitulation, Blum échappe pour un temps indéfini à l'étranglement financier.

Dans le second cas, après une brève période d'euphorie, la manœuvre du héros de la Défense nationale est percée à jour. Il n'a bénéficié que d'un bref sursis, au terme duquel, il se retrouve en tête à tête avec nos capitalistes rétrogrades. Alors, s'il fait seulement mine de revenir sur sa capitulation, s'il s'avère incapable de brider ou de briser les revendications ouvrières, il tombe.

Or, malgré le « battage » éhonté auquel se livrent à l'envi, sur le triomphe de l'emprunt, le *Populaire* et l'*Humanité*, nous sommes dès à présent fixés.

La finance anglo-saxonne a bien voulu patronner politiquement l'emprunt de trahison socialiste du gouvernement de Front Populaire, MAIS ELLE N'A PAS SOUSCRIT.

Comme l'explique clairement le *Temps* de dimanche soir, la monnaie de paiement de l'emprunt n'est ni le dollar ni le livre. On fera bien le compte du capital souscrit et des intérêts échus en dollars et en livres, mais on ne le remboursera et on ne les paiera qu'en francs suisses.

En bon français cela signifie que les gouvernements américain et britannique ne veulent pas entendre parler d'un mouvement de capitaux américains et anglais vers la France.

Conformément à la loi Johnson qui interdit les prêts aux Etats étrangers dont les dettes de guerre envers l'Amérique n'ont pas fait l'objet d'un règlement, le gouvernement Roosevelt interdit d'exporter en France des capitaux dont il continue à avoir besoin pour sa vaste « expérience ».

Quant à l'Angleterre, elle fait de même avec ses livres, pour ne pas faire hausser chez elle le loyer des capitaux dont elle a besoin pour financer son réarmement.

Des renseignements qui nous sont parvenus — et que nous n'avons, nous, à l'encontre des sociaux-patriotes et des nationaux-communistes nulle raison de faire, — il résulte que les seuls dollars et livres qui aient été souscrits à l'emprunt représentent des avoirs de banques ou de trusts français en Amérique et en Angleterre.

Une large fraction des sommes souscrites — la plus large, dit-on, en dépit des prêches de MM. Blum, Lebrun, Daladier et autres cardinaux Verdier — l'a été par des représentants de ces excellentes 200 familles, en tout premier lieu par le trust des assurances (qui sait s'assurer) « comme pas un contre les risques de nationalisation ».

Le jeu du capitalisme français est clair. Revenu de sa grande peur de juin dernier, quand l'action directe des exploités faisait craquer sa toute puissance, il a vite pris la mesure du débile adversaire que lui suscitait la légalité républicaine.

Il le tient au plus court, et comme intercesseur auprès des masses naïves, il l'utilise au mieux de ses intérêts.

Il limite à 10 milliards et demi le « secours de printemps » qu'il lui accorde.

Ces dix milliards jetés au gouffre des armements, l'échéance reviendra vite, et avec elle le renouvellement et l'accentuation des garanties que le patriotique leader de la S.F.I.O. doit lui fournir pour rester au pouvoir.

Se traîner d'échéance en échéance, vivre et trahir à la petite semaine, tel est maintenant le destin de Blum... si la hausse des prix ne vient pas le coïncider entre sa clientèle ouvrière et ses bailleurs de fonds, ou si la mobilisation générale ne consacre pas dans le sang des millions de victimes de la guerre indivisible sa gloire toute neuve de « sauveur du franc ».

JEAN BERNIER.

## Le gouvernement Blum suit le chemin traditionnel de la Social-Démocratie et fait mitrailler les travailleurs

A Metlaoui, la semaine dernière, vingt morts ! C'étaient des colons, de la matière « vile » ! en somme.

A Clichy, hier, cinq morts et des centaines de blessés. Des prolétaires français cette fois !

La bourgeoisie capitaliste, ses chiens de garde, ne distinguent pas entre les asservis ! Ils frappent indifféremment sur les ouvriers quelle que soit leur couleur quand ceux-ci réclament un peu moins de misère et un peu plus de liberté. C'est le cas d'hier, car la manifestation fasciste de Clichy était une provocation directe à la liberté des travailleurs.

Le gouvernement « de Front populaire » — A DIRECTION SOCIALISTE — en avait jugé différemment puisqu'il avait autorisé la manifestation.

Il porte ainsi une responsabilité terrible. Il mérite l'invective autrefois lancée contre le gouvernement Clemenceau : GOUVERNEMENT D'ASSASSINS, car il n'a plus rien à envier, sinon la défaite totale, à la social-démocratie allemande. Il possède maintenant son Noske, son Zörgiebel.

Les maîtres de la finance sont rassurés. Le pouvoir est dans de bonnes mains. La « confiance » va revenir.

Les pronostics les plus pessimistes que nous faisons sur le Front Populaire sont dépassés. Et des militants syndicalistes nous reprochaient encore d'être trop intransigeants ! « Il faut laisser faire l'expérience », nous disaient-ils. Elle est faite. Les résultats sont là.

Le sang de Metlaoui, de Clichy nous donne, hélas ! tragiquement raison : il n'y a pas de politique ouvrière possible en régime capitaliste. Il n'y a qu'une politique CAPITALISTE.

Le souci que montrent tous les journaux du Front Populaire pour réduire les incidents en preuve, au contraire, la gravité. Le principal responsable de cette abominable tuerie, Marx Dormoy, a osé, dans une déclaration faite aux journalistes, parler d'une enquête pour établir les responsabilités. Le responsable, mais c'est le gouvernement Léon Blum, Marx Dormoy lui-même et les faits le prouvent.

Les ex-Croix de Feu avaient organisé une réunion dans la cité ouvrière de Clichy. Est-ce que ce n'est pas là déjà, en soi, une provocation ? Ce fut l'avis unanime des organisations prolétariennes qui firent appel à leurs membres pour contre-manifester.

Nous pouvons nous étonner du souci de la « démocratie » que montrent les jacobins en carton-pâte de l'ŒUVRE lorsqu'ils écrivent : « Voilà aussi — il faut bien le dire — ce que nous aura valu cette intolérance qui veut que nous réclamions tous la liberté, en la refusant aux autres ». Nous ne pouvons que leur répondre par la fameuse formule de Robespierre, jacobin authentique : « Il n'y a pas de liberté pour les ennemis de toutes les libertés ».

Et c'est ainsi que le comprennent les travailleurs qui ne veulent pas subir le sort de leurs frères d'Italie et d'Allemagne, et d'Espagne, menés à la plus sanglante des guerres par l'inertie traîtresse des dirigeants social-démocrates.

Cet odieux massacre ne peut rester sans sanction. La classe ouvrière doit parler haut et ferme.

Quelle va être l'attitude de la C.G.T. ? L'organisation spécifique de la classe ouvrière ne peut rester passive.

Hier les ouvriers eux-mêmes, à Clichy, réclamaient la seule riposte qui convienne : L'ARRÊT DU TRAVAIL.

Les assassinés de Clichy doivent être accompagnés à leurs tombes par la classe ouvrière parisienne, tout entière réunie derrière leurs cercueils. LA C.G.T. DOIT DONNER L'ORDRE DE LA GREVE GENERALE.

Si elle restait dans l'expectative, elle se rendrait complice de cet horrible massacre de prolétaires.

L'UNION ANARCHISTE.

### LA SOIRÉE TRAGIQUE

En prévision des incidents qui pouvaient se dérouler, les responsables du Front Populaire local s'étaient rendus auprès de Marx Dormoy, pour lui demander d'interdire la réunion Croix de feu. Le ministre socialiste refusa, déclarant que toutes les précautions seraient prises pour maintenir l'ordre. Elles furent prises. 7 à 8.000 flics et gardes mobiles, les cartouchières bien garnies, occupaient Clichy en état de siège. Le quart de gnôle réglementaire avait sans doute été distribué ? Tout était prêt.

Que s'est-il produit ? Les déclarations des manifestants que nous avons pu recueillir sont très nettes.

La police gardait les abords de la salle et ne laissait entrer que les personnes munies de cartes d'invitation de la Rocque. Voyant cela, les ouvriers tentèrent d'empêcher l'entrée de la salle aux Croix de feu. C'est alors qu'avec leur brutalité coutumière flics et gardes mobiles chargèrent. A coups de crosses et de canons de mousquetons ils frappèrent les ouvriers, qui tout d'abord surpris, réagirent ensuite avec vigueur. Avec un courage admirable, ils résistèrent. C'est alors que les flics tirèrent.

Ne pouvant croire à autant de violence, les ouvriers s'écrièrent : « ils tirent à blanc ». Mais ils s'aperçurent vite de leur erreur, lorsqu'ils virent de leurs camarades morts ou blessés s'écrouler. L'indignation était à son comble. Ils tentèrent, toujours avec un courage sublime, de résister, en dressant quelques barricades.

Déployés en trinceaux, tirant sans arrêt, les flics chargèrent. Les manifestants se réfugièrent dans la mairie ou les brutes policières les poursuivirent. Une femme fut blessée à l'intérieur même de la mairie. Toute la façade de cette dernière est criblée de balles. Preuve évidente que ces messieurs de l'ordre se sont bien servis de leurs armes, contrairement à ce qu'ils déclarent si véhémentement.

Quand Marx Dormoy en personne arriva, il fut accueilli non pas par le cri de « dissolution des ligues fascistes », comme le dit l'*Humanité*, mais bien par celui de « Démission ». Il promit de faire cesser le feu et d'évacuer les forces policières. Satisfaits, confiants dans la parole d'un ministre, les ouvriers descendirent dans la rue; ils furent alors accueillis par une nouvelle salve qui en coucha encore quelques-uns à terre. Durant toute la soirée des incidents semblables se déroulèrent. Les bourgeois criminelles avaient si bien perdu le contrôle d'eux-mêmes qu'à un moment donné flics et gardes mobiles se mitraillèrent entre eux.

Où sont les responsabilités ? Comment les dirigeants du Front Populaire peuvent-ils avoir l'audace de poser une telle question ? Comme on comprend leur gêne pour expliquer cet odieux assassinat. Ils peuvent parler de provocateurs, chercher à faire porter la responsabilité sur les fameux « éléments troubles et incontrôlables ». Cette fois la démonstration est formelle. Le gouvernement est seul responsable.

### Rétablissons la vérité

L'Internationale Socialiste conjointement à la Fédération Syndicale Internationale viennent de tenir un important congrès sur lequel il n'est pas permis de garder le silence. On en pourrait déterminer l'orientation en sachant que parmi les principaux leaders qui intervinrent au cours des débats se trouvent l'ancien ministre belge Vandervelde et le député français Grumbach. Ces hommes, dont on connaît le rôle éminent pendant la guerre de 1914-1918, l'un comme ministre d'Etat, l'autre comme agent du Deuxième Bureau, tous deux acharnés jusqu'au bout, prétendent déterminer la position des deux Internationales devant les menaces d'une nouvelle guerre. Leur influence se traduit d'ailleurs dans la rédaction des résolutions qui ont été votées et dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles sont dans la ligne qu'ont suivie ces messieurs jusqu'aujourd'hui et qui leur a permis, participants prudents d'une première guerre, d'arriver sains et saufs au seuil d'une seconde.

Nous détachons deux passages essentiels de ces résolutions. Le premier a trait aux événements d'Espagne et affirme que le peuple espagnol « est engagé dans une lutte, non point civile, mais de libération nationale ». Le second, d'inspiration nettement « Front populaire » reproduit la thèse bien connue de nos néo-nationalistes. On y envisage les moyens d'établir la paix dans le monde et on y déclare que « le seul moyen propre à mettre un frein à l'action des puissances fascistes est une action déterminée des peuples pacifiques dont la paix est le trésor commun et indivisible ».

Nous opposons une fois de plus à ces affirmations hardies le démenti le plus absolu. D'abord, il n'est pas vrai que l'Espagne populaire mène une lutte de libération nationale. Elle est engagée dans un combat qui l'oppose non point à l'Italie ou à l'Allemagne, mais à ses éternels oppresseurs : le capitalisme et ses alliés l'Eglise et l'Armée. Le sort de l'Espagne, comme puissance impériale, lui importe peu. Elle ne combat point des armées étrangères pour assurer l'intégrité du sol national ou du domaine colonial. Les armées étrangères ne sont point elles-mêmes les instruments d'un envahisseur comme le furent les armées françaises de Napoléon; elles sont des formations mercenaires destinées à appuyer l'action répressive d'un gouvernement national qui s'est constitué pour anéantir un mouvement révolutionnaire en sorte que la lutte que soutient l'Espagne populaire est au sens strict du terme une lutte de classe.

Il importe de ne pas défigurer un si prodigieux événement. On s'y applique cependant avec une ténacité suspecte. Nous en savons les motifs. Il s'agit de convaincre les prolétaires de tous les pays (car cette propagande est à double aspect, et les méfaits du « bolchévisme conquérant » sont évoqués en Allemagne avec la même efficacité qu'ici ceux du fascisme international), qu'ils doivent être prêts à faire la guerre et à mourir pour la patrie.

Il faudrait pourtant que nous arrivions à faire entendre à ces prolétaires voués au massacre que le mot « fascisme international » est absolument vide de sens, qu'il est une de ces formules creuses qui recèlent les pires mensonges, mais qui, hélas ! se montrent merveilleusement propres à entraîner les peuples à la guerre. Il faut le répéter.

Tous ces slogans d'une propagande intéressée, sont autant de pièges où se laisse prendre la bonne foi des travailleurs. Ce qu'on prend pour le fascisme

## LA RIPOSTE OUVRIÈRE S'ORGANISE

L'EMOTION DU PROLETARIAT PARISIEN A ETE INTENSE EN APPRENANT L'ODIEUX MASSACRE POLICIER DE CLICHY.

DE TOUTES PARTS, SUR LES CHANTIERS, DANS LES USINES, DANS LES SYNDICATS, DES MOUVEMENTS DE PROTESTATION SE SONT PRODUITS. EN MAINS ENDROITS, SUR LES CHANTIERS DE L'EXPOSITION NOTAMMENT, LA GREVE A ETE EFFECTIVE ET TOTALE. MAIS IL FAUT QUE CE MOUVEMENT S'AMPLIFIE ET S'ETENDE A TOUTE LA CLASSE OUVRIERE. IL FAUT QUE LA RIPOSTE OUVRIERE SOIT PUISSANTE ET CATEGORIQUE SANS CELA, DEMAIN, CE SERONT D'AUTRES ASSASSINATS. DANS LE MOMENT TRAGIQUE QUE NOUS VIVONS LA PASSIVITE CONDUIRAIT AU SUICIDE. ON NE COMPRENDRAIT PAS DE LA PART DES DIRIGEANTS SYNDICAUX UNE INERTIE QUI SERAIT COMME UNE COMPLICITÉ DANS LE CRIME.

LA SEULE RÉPONSE QUI S'IMPOSE C'EST LA GRÈVE GÉNÉRALE!

C'EST LE SEUL MOYEN DE FAIRE TAIRE LA CANAILLE FASCISTE ET SES CHIENS DE POLICE.



international n'est qu'une combinaison instable d'intérêts impérialistes que réalise une politique et qu'une autre politique peut détruire. L'axe Rome-Berlin ne saurait faire oublier qu'il fut un temps où Mussolini montait une garde agressive au Brenner contre Hitler soupçonné de vouloir réaliser l'Anschluss. Aujourd'hui encore l'hypothèse ne saurait être écartée d'un renversement des alliances. Moscou nous menace, si nous ne signons pas les accords militaires qui doivent compléter le pacte franco-soviétique, de changer son fusil d'épaule et de se rapprocher de l'Allemagne. L'Italie n'a pas perdu l'espoir de quelque Locarno qui la rapprocherait de l'Angleterre et lui éviterait les sacrifices inégaux d'une course aux armements navals. La France démocratique n'a pas abandonné ses projets d'une entente franco-allemande qui ne serait pas trop onéreuse. La Pologne, enfin, est prête à se vendre au plus offrant. Bref, derrière une pseudo-guerre des idéologies, il faut percevoir les conflits très réels des impérialismes rivaux qui utilisent du mieux qu'ils peuvent la conjoncture politique et sociale et qui essaient de gagner diplomatiquement et socialement la guerre avant de la gagner militairement.

Nous ne modifierons donc pas nos conclusions. Contre l'impérialisme au vent visages un seul front doit se former : celui de l'impérialisme prolétarien.

LASHORTES.

## Les tapeurs

Avant que ne fut définitivement réalisée celle des sujets, l'Union Sacrée des dirigeants est désormais un fait accompli. Alors qu'il y a peu de temps Blum était le « je vous hais », Daladier le « fusilleur » et Chautemps l'assassin du conseiller, tous aujourd'hui sont de bons Français, des gouvernants sages et avisés. Et cette réconciliation des magnats de la finance, de l'industrie et de la politique s'effectue sous le signe de la préparation à la guerre, faisant encore une fois appel au vieux culte de la Patrie.

Ces jours-ci, ces Messieurs accaparent le microphone pour lancer dans toutes les provinces des exhortations pathétiques. Défilés disparates des discours les plus divers en apparence, mais au fond, comme le prouve leur facilité à s'accrocher, assez près les uns des autres. Albert Lebrun, l'industrie et le capitalisme, Léon Blum, le sentimental social-pacifiste-patriote, Daladier, la bourgeoisie et l'Etat-Major, le cardinal Verdier, l'inévitable goupillon et Edouard Herriot (gauche-droite, gauche-droite), l'homme aux convictions oscillantes, vont successivement inviter le « bon peuple de France » à verser son or au gouffre des armements.

Et tout de suite, c'est l'enthousiasme. La haute banque, rassurée, souscrit à cet emprunt aux mirifiques conditions.

Une fois de plus l'accord se fait sur le dos des pauvres bougres, et une fois de plus les pauvres bougres refusent de s'en rendre compte. On continue à prétendre qu'il y a quelque chose de changé alors qu'on entend toujours les mêmes clichés et les mêmes bobards que sous tous les gouvernements, l'appel à la confiance, la sécurité du pays, l'encouragement à l'épargne, la trêve aux dissensions politiques, l'intérêt national, cependant que comme de tous temps le capitalisme asservit, les politiciens trahissent et la garde mobile assassine les travailleurs.

Allons, le tour est bien joué et les naïfs par milliers s'y sont laissés prendre. L'humanité, en sa manchette, accuse les « droitiers » qui votent contre le gouvernement d'être des ennemis de la France; les socialistes ne sont plus le moins du monde internationalistes et les francs-maçons entendent sans confusion la vibrante allocution du cardinal. Cependant, les armes qu'on va fabriquer pour construire la Paix, comme on dit aujourd'hui, seront manœuvrées par des prolétaires et déjà on exige qu'ils donnent en contribution à la sanguinaire patrie, deux années de leur jeunesse. Demain sans doute, c'est dès l'âge de dix-huit ans qu'ils seront accaparés par les obligations militaires.

Et tout cela se fera sous le règne du Front populaire, cette panacée magnifique qui devait sauver le monde ouvrier et lui apporter ce que tous les sociologues dits avancés lui promettent : la suppression des frontières, l'internationalisme des peuples, le désarmement.

L'erreur est de croire qu'on peut renverser un régime qui, comme le capitalisme, s'appuie sur la force en faisant l'économie d'une révolution. Les votes des électeurs sont des moyens insignifiants dès lors qu'ils doivent contrebalancer la puissance d'une minorité armée et disposée à défendre ses privilèges par le fer et par le feu. Les hommes de bonne volonté se ressaisiront-ils avant la date fatidique où le capitalisme international tentera de déclencher un nouveau cataclysme ?

Comprendront-ils dès demain que du moment qu'un chef socialiste peut parler dans le même sens qu'un général de brigade ou qu'un nonce apostolique, il n'est plus socialiste et ne mérite plus aucune confiance de la part de la classe ouvrière ?

Pour nous, nulle hésitation. Nous ne nous reconnaissons à l'égard de la France aucune obligation, à plus forte raison en ce qui concerne la guerre et sa préparation. A ces campagnes d'union pour collaborer péniennement à la grandeur militaire de la Nation, nous répondons comme dans la formule : pas un sou.

D'aucuns peut-être, humoristes à leurs heures, pourraient rétorquer : « et pour cause ! »

En quoi d'ailleurs, ils auraient tort, notre impécuniosité n'étant point le motif de notre refus, car nous saurons quand viendra le crime, compléter l'expression et répondre aux appels à la défense de la Patrie : « Pas un homme ! »

MAURICE DOUTREAU.

## Notes et Glanes

♦ Choc, toujours très bien informé, apprend à ses lecteurs, dans son numéro du 11 courant, que les anarchistes, « ces individus si dangereux auxquels Trotsky et sa bande ont su insuffler une ardeur nouvelle » préparent actuellement un « coup dur » et que « des réunions fréquentes et secrètes ont lieu à Paris ». L'éditeur de Choc, achetez donc une fois le Libéraire, vous verrez que si nos réunions sont fréquentes — il y en a parfois plusieurs le même jour — elles ne sont jamais secrètes. Nous leur faisons, au contraire, la plus large publicité.

♦ Cependant, pour faire plaisir au colon, je vais vous faire un aveu, braves Chocistes : il existe en effet, en notre bourgeoisie de la rue de Bondy une chambre secrète, tout de noir tendue, avec un certain éclairage lasist, et où l'on se brûle nuit et jour. C'est dans cette chambre que les membres de la C. A. et du Comité de rédaction enseignent aux jeunes militants, avec exercices pratiques à l'appui, comment on viole impunément femmes, chanoinesses et autres dévoties, et cela pour le plus grand bien d'elles.

♦ Deux fois divers, le même jour : 1° une cabotine londonienne a joué le soir même de la mort de son mari, en se contenant, nous dit L'Œuvre, d'un cordial après chaque scène. Publiée d'un goût plutôt douteux. 2° Une jeune femme de 28 ans, mère de deux enfants, surprise par ses « maîtres » alors qu'elle cherchait de l'argent pour nourrir ses gosses, se jette par la fenêtre et se tue. Et Monsieur Quiconque, des classes moyennes (vous savez, ces fameuses classes moyennes, dont on nous barbe tant depuis quelques semaines) aura trouvé sublime le geste de la cabotine et moral le geste fou et définitif de la boniche. Voilà pourquoi les anarchistes, fols amants de la Beauté et de la Vérité, luttent avec tant d'apreté contre les préjugés bourgeois, contre leur ordre établi.

♦ Donc, ça y est, c'est fini c'est bôlé. Grâce à la nouvelle Union Sacrée, l'emprunt a été couvert. Il n'y en a pas eu pour tout le monde. Mais alors, si c'est vraiment vrai, pourquoi le Comité de Propagande pour la Seine, va-t-il éditer une affiche ?

♦ Nouvelle réconfortante : la C.G.T. a souscrit 250.000 francs à l'emprunt. Qu'en pensez-vous, camarades, qui êtes restés pacifistes ? Car cet emprunt vous le savez, n'est qu'un bénéfice des marchands de canons, gaz ou béton. Et si, pour protester, lors du paiement de notre prochaine cotisation syndicale nous retirons seulement un franc, en motivant ce geste ? Ça empêcherait peut-être les bonzes de continuer à se foutre de nous.

♦ Autre bonne nouvelle ! L'emprunt constituant une occasion favorable pour une grève des employés de Banque la F. N. des Syndicats d'Employés a donné à ses troupes l'ordre de se tenir tranquilles. Vos revendications, camarades ? D'accord. Mais plus tard, quand ces Messieurs voudront bien nous permettre d'en discuter.

♦ Syndicalisme révolutionnaire, pas mort ! Pour vous en convaincre, voyez ce qui se passe : à l'Exposition, travail de nuit, travail le dimanche, etc. Chez Maffard le personnel va travailler une journée supplémentaire pour l'emprunt. Et ensuite, Jean Lecat ira porter son tic-tac pour la réalisation de la Marseillaise, ce grand film du peuple révolutionnaire de France.

HENRI GUERIN.

Malgré les difficultés financières nouvelles dont nous avons dû à maintes reprises entretenir nos lecteurs, nous avons réussi, comme nous l'avions promis, à paraître cette semaine sur huit pages.

Nous espérons bien ne pas en rester là, et multiplier la fréquence des huit pages, que nous avons provisoirement fixée à une fois par mois.

Mais il est bien évident que nous restons ainsi très au-dessous de nos besoins.

Il nous est cruel de négliger chaque semaine telle ou telle question, qui mériterait notre examen ou notre critique, parce que, malheureusement, les pages du Libéraire ne sont pas extensibles et que, malgré tous nos efforts, il nous est impossible de faire rentrer dans les trente colonnes hebdomadaires une matière rédactionnelle qui en exigerait cinquante et souvent plus !

## BULLETIN D'ABONNEMENT

au

"LIBERTAIRE"

Chaque postal : N. Faucher, Paris 596-03

à la rue de Bondy (109)

Téléphone : BO 2115 68-27

Je soussigné déclare souscrire un abonnement de .....

à partir du ..... pour la somme de .....

dont je vous envoie le montant.

SIGNATURE :

Nom (4) .....

Ville : .....

(4) Ecrire très lisiblement.

Profitez d'ailleurs de cette explication pour nous excuser auprès des nombreux correspondants qui, de toutes parts, nous envoient chaque semaine des articles que nous ne pouvons passer, pour les raisons susindiquées.

Mais, faut-il encore le redire, toutes ces difficultés s'aplaniraient si nous recevions davantage d'abonnés, puisque nous avons décidé de surseoir provisoirement à l'augmentation du prix de vente, augmentation qui deviendra d'ailleurs méritable à plus ou moins lointaine échéance.

Nous avons parlé dans le dernier numéro d'un chiffre de 5.000 abonnés à atteindre le plus rapidement possible. C'est le mot d'ordre que doivent se donner nos militants, et tous les amis de notre journal.

Bien que la cadence s'accroisse rapidement chaque semaine, il faudrait qu'elle soit doublée.

## La fête de samedi à Wagram

La soirée artistique organisée samedi à Wagram par le Comité pour l'Espagne libre, au bénéfice de notre orphelinat de Gerone fut ce qu'on peut appeler une réussite totale.

Nous avions réuni un « plateau » digne des établissements professionnels les mieux cotés. Mieux même, car il n'est guère de salle à Paris qui donne un spectacle de trois heures et demie de durée sans interruption, sans entracte. C'est cependant devant l'abondance du programme, ce que nous avons dû faire, comme à notre précédente fête d'ailleurs, pour éviter que les spectateurs ne loupent le dernier métré.

Tous les genres étaient représentés par des artistes d'un rare talent. La poésie et le théâtre avaient pour talentueux représentants : Maria Valsamaki, à la voix chaude et vibrante, à la diction pure qui dit excellentement des poèmes pacifistes : Panny Robiane, de l'Odéon ; Balpêtre, Julien Berthieu, de la Comédie-Française, qui lut avec une émotion communicative le « Refus d'obéissance » de Jean Giono.

Que dire de nos amis Gilles et Julien toujours si directs, si vrais, et aussi si simplement « peuple » sinon qu'ils furent égaux à eux-mêmes dans leurs meilleurs moments, tant dans le choix de leurs chansons que dans leur interprétation. Voilà qui nous change des niaiseries et des ridicules cabotinages de café-conc.

On vit encore les deux petits fantasistes Bib et Bob dont les habitudes de nos fêtes appréciées justement le jeune talent.

Stello, Celnas, avec humour, distillèrent la rate des spectateurs et René-Paul Groffe aux chansons acérées, aux mots caustiques, à la verve si fine aussi, représentèrent la chanson satirique, dans sa tradition la meilleure, qui est, à l'endroit de tant de chansonniers « arrivés » et embourgeoisés, de fustiger les puissants et non les faibles.

Notons encore tout particulièrement la délicieuse danseuse Lolita Gomez, qui auparavant dans ses danses typiquement espagnoles avait apporté un peu de la splendeur ensoleillée de son pays. Lolita Gomez, au fin visage, à la plastique pure et souple, fut un des meilleurs moments de cette belle soirée.

La musique, le chant eurent d'excellents représentants en la personne d'un excellent violoniste hongrois, du ténor Villaseque et du baryton Berloff. Et pour finir la chorale espagnole la Arménia, sous la direction d'Armando Nuyez nous fit passer d'émouvantes minutes en interprétant des chœurs espagnols dont certains inspirés des événements actuels. Ce fut un peu de l'âme populaire espagnole, qui souffre, qui chante, qui combat, et qui meurt aussi, hélas !

C'est le compositeur Fernand Henz, qui assumait la difficile tâche d'accompagner les artistes au piano.

En résumé une fête splendide, dont les organisateurs ont le droit d'être fiers. Un seul nuage cependant. Etant donné les encouragements, les marques d'enthousiasme, même manifestées à la précédente fête par les spectateurs, nous étions en droit de penser que la salle Wagram serait trop petite. Et cependant nous avons tout juste atteint le nombre d'entrées de la fête précédente !

Il y avait pourtant une raison majeure qui eût dû décider les fatigués à se déplacer. Qu'on n'oublie pas que notre comité a besoin d'argent, dont nous avons assumé la charge à l'égard des dehors de l'attrait artistique, indéniablement de cette fête, c'est dû être une raison suffisante pour secouer la torpeur de certains et les décider à sacrifier pour une fois le cinéma ou, qui sait, la belote...

Réglez pour eux qu'ils ne l'aient pas compris !

De même, que devrait être considérablement accrue la vente à la criée qui reste un des meilleurs facteurs « publicitaires » pour le développement du journal.

Il faut que chaque groupe se fixe comme besogne urgente, l'organisation de la vente à la criée et la collecte des abonnements.

Les carnets d'abonnements que nous avons fait établir facilitent la tâche, et partout où les groupes nous en ont demandés, le résultat s'est fait immédiatement sentir.

D'autre part, l'affiche que nous avons fait établir pour la propagande du journal sera prête incessamment. Bien approuvée et renouvelée fréquemment, elle aidera grandement à la diffusion du Lib. Notre intention étant d'en faire tirer un assez grand nombre, les groupes peuvent déjà nous passer leurs commandes. Cette affiche sera mise quasi gratuite.



## Propos d'un Paria

Jean Renoir va réaliser, avec la collaboration des Pouvoirs publics, et le concours de tout ce que le Rassemblement populaire compte d'acteurs, d'acteurs, de folliculaires et de cotisants, un grand film qui fera revivre les époques glorieuses de la Révolution Française et qui s'intitulera La Marseillaise.

Dire que le besoin se faisait impérieusement sentir de la présentation aux foules républicaines d'un tel film parlant, chantant, dansant et tranchant cent pour cent, serait sans nul doute un tantinet exagéré.

C'est mon avis, mais qui ne semble pas être partagé par les éminentes personnalités qui ont entrepris de mener à bien la glorification de ces fameuses journées auxquelles nous devons tous les bienfaits que nous dispense notre régime démocratique.

J'ai été autrefois un ardent admirateur des choses et des hommes de la Révolution.

Certes, il y eut, à cette époque, des personnalités d'une autre force et d'une autre envergure que les politiciens fallots et méprisables qui, aujourd'hui, les revendiquent.

Il est bien certain que nos Robespierrots, nos Danton en carton-pâte et nos Marat en papier maché, même s'ils pontifient comme Thorez ou s'ils gueulent comme Vaillant-Couturier, ne peuvent soutenir la comparaison.

Evidemment, cela n'empêche pas les « anciens » d'être déjà, pour la plupart, des fripouillards, tripoteurs et combinards.

Maintenant, il n'y a plus que des combinards.

Je disais qu'autrefois j'admirais beaucoup tous ces tribuns que des acteurs réputés ont certainement personnifiés dans le film du Front populaire.

Depuis, mon enthousiasme s'est pas mal refroidi.

C'est que j'ai réfléchi, que j'ai examiné en détail et la tête froide tout ce que nous devons à cette révolution, et que je me suis demandé parfois si ça valait tant que ça la peine de faire tout ce foin pour aboutir à un changement de gouvernement.

Ah ! oui, je sais, il y a les Droits de l'Homme, ces fameux bobards dont on nous casse les oreilles à toute occasion.

Mais il y a surtout ce fameux droit pour l'homme, à se faire tuer et à tuer d'autres hommes pour que triomphe telle ou telle politique.

Et ne serait-ce que pour celui-là qu'en dehors de toute considération je ne marche pas et que j'abandonne aux « révolutionnaires » de toutes les internationales numérotées leur Marseillaise et leur bourrage de crânes. — Pierre Mualdès.

## VERSEZ VOTRE OR !



Avec une joie délirante, le Populaire nous annonce que dès le premier jour de son émission, la première tranche de l'emprunt fut couverte. Un leader, Marc Joubert pose la question : « La cause de cette consolidation de la situation monétaire française, de ce changement de direction du mouvement des capitaux ? »

Et il fait lui-même la réponse : « L'attrait, sans doute du nouvel emprunt qui offre, avec un taux rémunérateur, toutes les garanties de sécurité qu'un capitaliste peut exiger. »

Nous voilà bien loin du mois de septembre dernier où Paul Faure parlait à la T.S.F. n'hésitant pas à déclarer : « Le capitalisme pourrit tout ce qu'il touche. »

D'accord, même les socialistes !

## ALLONS ENFANTS DE LA PATRIE...



Au gymnase Huygens, Vaillant-Couturier, dans un discours « dont la haute tenue historique déchaîna l'enthousiasme », justifia le titre La Marseillaise donné au film qui doit être tourné sur la Révolution.

« Allons-nous sous des prétextes divers, falsifier la Révolution française ? Rayerons-nous de son vocabulaire le mot de « patriote » ? Sous prétexte de lutter contre un chauvinisme que nous détestons tous, faudrait-il faire chanter l'Internationale aux soldats de l'An II ? »

## FRANÇAIS D'ABORD



Le souci de la vérité historique semble bien préoccuper Vaillant-Couturier, et sans doute, est-ce pour ne pas faire mentir la phrase célèbre : « L'Histoire est un perpétuel recommencement » qu'il s'emploie à faire renaître aux temps révolutionnaires que nous vivons, l'esprit patriotique et que, loin de faire chanter l'Internationale aux soldats de l'An II, il fait réapprendre la Marseillaise aux ouvriers du XX<sup>e</sup> siècle.

On ne peut pas, n'est-ce pas, P.V.C., falsifier la Révolution française de 89 ? N'est-il pas plus simple de saboter la Révolution internationale d'aujourd'hui ?

## VIVE LA DEFENSE NATIONALE... DES TRUSTS !



La Flèche, l'hebdomadaire du politicien Bergery, fait un point de tous les diables parce que le gouvernement Blum, n'ayant pas « abattu les trusts », se trouve aujourd'hui « domestiqué » par eux.

La Flèche (D'où vient l'argent ? de M. Patenôtre) se déclare épouvantée (sic).

Où... mais le même numéro de cette feuille où l'antique démagogie sociale et pacifiste du radicalisme se marie curieusement au snobisme, publie le texte de l'intervention où M. Bergery à la Chambre, déclarait apporter sa voix à l'emprunt parce que cet emprunt était destiné à « assurer la défense du territoire national ».

Il fut un temps — pas si lointain ! — où M. Bergery assurait solennellement qu'il n'était disposé à défendre par les armes qu'une France « NETTOYÉE DE FOND EN COMBLE des trusts qui l'asservissent et qui la ruinent ».

Aujourd'hui — alors qu'il n'est plus du tout question de ce grand nettoyage — et que M. Bergery s'en déclare épouvanté — cela ne l'empêche nullement de voler, comme tous ses parrains de droite ou de gauche, au secours inconditionnel de l'impérialisme français.

La Défense nationale des trusts, quoi !

## LA TRICOLORITE



EST-CE ainsi qu'il va falloir qualifier le nouveau virus qui s'infiltre actuellement dans le corps ouvrier français ? En tout cas, le mal grandit avec une rapidité inquiétante. Il s'introduit partout.

La Marseillaise prend le pas sur l'Internationale et sous l'impulsion sournoise des communistes surtout, une intense psychose patriotarde est en train de se créer. On va tourner sous l'égide de la C.G.T. un film sur la Révolution française, avec grand accompagnement de drapeaux, de « volontaires de 92 », de « moulins de Valmy » et tout ce bric à brac « patriotard » avec lequel on bourrait nos crânes d'enfants et que, par la suite, quinze années d'antipatriotisme révolutionnaire nous avaient appris à apprécier à sa juste valeur.

Tout est bon pour cette propagande. L'autre jour les communistes distribuèrent dans le XVIII<sup>e</sup> à la sortie d'une réunion en faveur de l'Espagne, des petits cartons aux couleurs espagnoles.

Avant peu Marthe Chenal pourra remonter sur les planches...

Voir en 4<sup>e</sup> page : L'Union sacrée économique est réalisée, et 5<sup>e</sup> page : Ecrits prolétaires sous la direction d'Henry Poulaille.

## LA MARTHE CHENAL DES COIFFEURS



MAIS que dis-je, elle y est déjà ! Et si ce n'est elle c'est donc sa sœur...

Ecoulez ça. L'autre dimanche le syndicat des coiffeurs — dont la direction, — notons cela, est presque exclusivement composée de nacos, organisait à la Mutualité une soirée artistique, qui se terminait par un défilé de modèles de coiffures. Jusque là rien que de très normal n'est-ce pas ! Mais l'historie se corse, c'est quand on vit arriver sur le plateau le clou de cette exhibition : une femme dont la chevelure était coiffée en forme de bonnet phrygien, et dont l'accoutrement ad hoc, une cape bleue et une robe rouge et blanc, réalisait le drapeau de Versailles.

Des bravos éclatèrent, mais aussi des exclamations reprochant en assez grand nombre à l'endroit des bateleurs qui avaient organisé cette mascarade chauvine.

Les romanichels

## Vingt sous par jour pendant 14 mois

Où : vingt sous par jour, pendant un peu plus d'un an !

Quel est le camarade, le militant, le lecteur du LIBERTAIRE qui, dans de telles conditions se privera de la joie de posséder une œuvre comme « L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE » ? Voici le nouveau prix et les nouvelles conditions de paiement de ce magnifique ouvrage :

1<sup>o</sup> au comptant : Fr. 440 ; 2<sup>o</sup> en 14 versements mensuels (le 1<sup>er</sup> de Fr. 33 et les 13 autres, de Fr. 34 chacun) Fr. 475.

Livraison FRANCO à domicile, tous frais d'emballage, d'expédition et de recouvrement à la charge de l'envoyeur.

Passer la commande à « LA LIBRAIRIE SOCIOLOGIQUE » 14, rue de Marengo, à Lille (Nord) Compte chèques postal : 346.88 à Lille, en mentionnant le titre du LIBERTAIRE.



## Les manœuvres contre la C.N.T. et la F.A.I.

### Elles compromettent l'unité du prolétariat

Les manœuvres insidieuses contre la C.N.T. et la F.A.I., dont nous avons souligné certaines dans nos derniers numéros, ont pris un tour parfois assez vif la semaine passée.

La Soli a pu écrire qu'on se trouvait devant un vaste plan ayant pour but d'éliminer par la violence la C.N.T. et la F.A.I. de la scène politique.

La présence des délégués de la C.N.T.-F.A.I. dans les organismes officiels a contrarié la réalisation de certaines combinaisons politiques qui ressortissent dit, avec juste raison la Soli, davantage aux vieilles méthodes politiques plutôt qu'à la loyauté qui devrait inspirer tous les secteurs antifascistes, quelle que soit leur tendance politique.

La C.N.T. et la F.A.I., qui, pour battre le fascisme, n'ont pas hésité à faire provisionnellement les plus grands sacrifices, se plaignent légitimement de n'avoir pas été payées de retour.

Devant les dissensions politiques nées de la défaite de Malaga, la C.N.T. avait préconisé pour resserrer l'union de tous les travailleurs, la constitution d'un gouvernement central du type syndical. Par la voix de Dolores Ibaruri, — la Pasionaria — les communistes ont répondu : « La formation d'un gouvernement à type syndical serait la négation de tous les postulats socialistes ».

A cela la Soli a répondu avec justesse que si la C.N.T. avait accepté d'entrer au gouvernement, ce n'était pas pour faire une politique marxiste, mais pour gagner la guerre et en même temps faire la révolution sur des bases acceptables par tous.

Si les autres partis n'acceptent aucun sacrifice, la victoire devient une utopie.

A propos de la situation militaire, on sait que depuis quatre mois que Madrid est assiégé, les anarchistes catalans ont tout fait pour intensifier leur apport moral et matériel en faveur de la défense de la capitale.

Sans arrêt la C.N.T. et la F.A.I. ont réclamé que toutes les armes détenues par les partis politiques en Catalogne fussent envoyées au front, et que les forces armées inutilisées — tels que gardes d'assaut, ex-gardes civils, etc., fussent envoyés sur la ligne de feu. La C.N.T. et la F.A.I. n'ont cessé de réclamer également l'égalité d'armements pour tous les fronts et la récente offensive fasciste sur Guadalajara qui, si elle avait réussi, aurait mis Madrid dans une situation intenable, a fait ressortir combien nos camarades avaient raison de dénoncer le déplorable état d'abandon dans lequel avait été laissé le front d'Aragon, car il est clair que si de ce côté l'ennemi fasciste avait été tenu en haleine, le démantèlement de Madrid eût été beaucoup plus facile.

La campagne de la C.N.T. a porté d'ailleurs ses fruits car, d'après des informations reçues de notre correspondant à Barcelone, nous sommes en mesure de dire que du côté de l'Aragon, la situation a été très sensiblement améliorée.

Peut-être un avenir proche nous confirmera-t-il par des faits ces confortables nouvelles.

Il nous faut d'autre part signaler encore un incident qui eût pu avoir des conséquences politiques fort graves s'il n'avait été déjoué par la vigilance des militants de la C.N.T.

La semaine passée, des miliciens communistes appartenant à la caserne Vorochilov qui à Barcelone, relève de la division Karl-Marx, tentèrent par ruse de s'emparer de onze tanks qui se trouvaient en réserve dans un magasin. On conçoit l'émotion qui s'empara de nos camarades quand ils connurent cette étrange tentative — qui d'ailleurs fut un échec.

Une autre manœuvre d'ordre politique, celle-là, eut lieu tout récemment à Barcelone manœuvres toujours insidieusement dirigées contre la C.N.T. Il s'agissait de reprendre avec des formules nouvelles, les mots d'ordre de la C.N.T. mais en les dirigeant obliquement contre elle.

Immédiatement, la Confédération a réagi. Dimanche 14, une manifestation de propagande massive fut organisée dans les 200 salles de spectacle de l'agglomération barcelonaise. La représentation fut un instant suspendue, et un ou plusieurs militants de la Confédération prirent la parole dans chacune de ces salles.

Le résultat fut un véritable triomphe moral pour la C.N.T., qui a démontré ainsi qu'elle avait, malgré toutes les combinaisons astucieusement montées contre elle, l'oreille de la masse catalane.

Il n'empêche cependant que toutes ces manœuvres, qui émanent de certains secteurs politiques, nuisent à l'unité indispensable des travailleurs dont la C.N.T. a raison de dire qu'elle est le gage indispensable de la victoire sur le fascisme.

## La causerie de Sébastien Faure

Notre vieux camarade Sébastien Faure prend la parole pour une causerie sur l'Eglise et la Révolution Espagnole. Il dénonce le rôle infâme qu'a joué la presse dite d'information, accusant les anarchistes en Espagne d'avoir commis les pires atrocités envers les prêtres, et sacré les églises.

Pour comprendre les réactions du peuple espagnol contre la religion il retrace le rôle de l'Eglise depuis plus d'un siècle, associée à la réaction pour asservir le prolétariat espagnol. Ceci explique la haine profonde qui animait le peuple espagnol contre l'Eglise de plus depuis le début de la révolution les fascistes avaient transformé les églises en forteresses avec la complicité des prêtres et ceci justifiait grandement la réaction des travailleurs incendiant les églises. Notre camarade cite ensuite parmi les endroits où il a vu passer les monuments et églises parfaitement conservés et transformés pour les besoins de la Révolution sociale et notre ami termine en faisant avec son éloquence et son ardeur coutumière ressortir que nos camarades espagnols nous ont montré l'exemple de la lutte contre le capitalisme en abattant son plus fidèle soutien qui est l'Eglise et la religion.

# AVEC JOAQUIN ASCASO

## Président du Conseil de défense d'Aragon

Mes « fonctions » de délégué du Comité pour l'Espagne Libre et de U.A. m'appellent aujourd'hui au Conseil d'Aragon, dont le siège est à Barcelone, Calle Pelayo.

En gravissant l'escalier de marbre blanc qui conduit au « principal » où sont installés une partie des services de la « Junta de défense » d'Aragon, il me vient à l'esprit d'essayer d'obtenir une interview de notre camarade et ami Joaquín Ascaso, président du conseil de défense d'Aragon.

Après que Joaquín Ascaso s'est enquis des amis du Comité en général, de Sébastien Faure et de Lecoq en particulier, qu'il a connus lors d'un séjour à Paris en octobre dernier, je me décide à lui poser la question qui me semble être de la plus brûlante actualité — tant les récents communiqués militaires témoignent de l'effort puissant tenté par les rebelles pour enfoncer le front d'Aragon.

— Veux-tu me dire, pour les lecteurs du Libertaire, ce que tu penses de la situation militaire en Aragon ?

— Que les camarades français se rassurent. Si, pendant trop longtemps, pour des raisons diverses qu'il m'est difficile de rendre publiques, il en est résulté un manque de coordination assez préjudiciable à la chose militaire en elle-même, il en est tout autrement aujourd'hui, et la situation militaire s'améliore de plus en plus dans un sens favorable pour nous.

J'ai plaisir à te dire, bien que je ne puisse fournir de précisions, que depuis quelque temps déjà nous recevons, sans discontinuer, un matériel important...

— A quelle date remonte ton départ sur le front ainsi que la formation des colonnes pour le front d'Aragon ?

— Ce sont les anarchistes — il est indispensable que tu le mentionnes — qui, les premiers, ont conçu et mis à exécution le projet de former et d'envoyer une colonne sur le front d'Aragon.

Siôt après l'écrasement de la rébellion à Barcelone, je fus de ceux qui, sous la direction de notre vaillant et regretté Durruti, partirent en direction de Bujaraloz, région que nous quittâmes peu après pour nous porter vers Caspe. Ainsi est née, après celle de Durruti, la colonne Ortiz-Ascaso.

— Avez-vous progressé ?

— Après de pénibles et persévérants efforts et grâce à de téméraires et nombreux coups de main, nous pûmes avancer jusqu'à Belchite, vers Türel et occuper Montalban, région que nous laissons ensuite sous la garde de la colonne gouvernementale : Macia-Compans.

— Depuis des mois nous faisons un gros effort pour fortifier l'Aragon. Tous les villages sont fortifiés. Laisse-moi te dire que si, par impossible, les rebelles réussissaient à prendre quelques localités, ces succès partiels leur coûteraient chers en hommes, je te l'assure.

Rassuré par l'optimisme de notre ami, nous risquons une question qui a déjà été couler beaucoup d'encre.

— Que penses-tu de la militarisation des milices ?

— Dans les conjonctures présentes, la militarisation est absolument nécessaire, indispensable. Elle revêt une importance primordiale pour assurer la coordination des efforts. N'oublions pas que nos ennemis sont puissamment armés et que leurs opérations tactiques relèvent toutes d'un commandement unique ; il nous faut donc, si nous voulons les vaincre, discipliner notre effort afin qu'il en résulte une parfaite cohésion dans l'action entreprise.

— Evidemment, d'accord en cela avec la C.N.T. et la F.A.I., la militarisation et le commandement unique ne peuvent être ac-

ceptés par nous que sous le contrôle des organisations révolutionnaires. C'est, somme toute, une question de responsabilité.

— A propos, quelles sont les relations des anarchistes avec les divers partis politiques ?

— Les rapports des diverses organisations d'Aragon sont excellents. Un très grand esprit unitaire règne ici, et la sympathie entre les militants est réelle. Au reste, nous avons nous-mêmes fait montre, pour la composition du Comité de défense d'Aragon, d'un très large esprit unitaire, comité qui est formé par six délégués de la C.N.T., F.A.I., deux pour le parti socialiste deux pour le parti communiste et deux pour les partis républicains.

— Comment concilies-tu ta qualité de Président du conseil d'Aragon avec tes convictions anarchistes ?

— Ta question, mon vieux, ne m'embarasse pas le moins du monde.

— Je suis resté ce que j'étais hier, intégralement anarchiste. Mais avant d'être anarchiste, je suis révolutionnaire, et l'Aragon n'étant pas peuplé de d'anarchistes, nous



avons dû faire quelques concessions dans l'intérêt même de la Révolution.

— Que ferais-tu si la F.A.I. et la C.N.T. te demandaient de résilier tes fonctions ?

— C'est en plein accord avec nos organisations que je suis au Conseil d'Aragon, c'est à dire que c'est en plein accord avec elles que j'abandonnerais immédiatement mes fonctions, à l'instar d'ailleurs, de tous les militants de la C.N.T.-F.A.I.

— Les communes situées en Aragon antifasciste sont-elles nombreuses ?

— Nous avons près de 700 communes de notre côté dont presque toutes sont exclusivement agricoles.

— Où en sont les réalisations sociales ?

— Dans certaines agglomérations les réalisations ont été très poussées, frisant même en plusieurs endroits, le communisme libertaire.

— Au début des événements, les camarades de Praga, par exemple avaient supprimé la monnaie.

— Il vient de se tenir, en Aragon, un Con-

grès des collectivités agraires, organisé par la C.N.T. Plus de 70.000 paysans y étaient représentés. Des questions de première importance y furent débattues, telles que l'organisation de la structure régionale, les rapports entre les municipalités et les collectivités etc.

— Les immeubles dans tout l'Aragon ont été municipalisés et donnés en usufruit.

— Quant à la terre, elle fut, pour les grands domaines, spontanément collectivisée par les paysans, en plein accord avec la C.N.T. et l'U.G.T. Exception faite cependant pour les petits propriétaires terriens, dont le travail s'effectue en famille.

— Touchez-vous des subsides du gouvernement central ?

— Absolument rien.

— Percevez-vous des impôts ?

— Jusqu'à présent nous n'avons rien établi en fait d'imposition. Mais un projet est actuellement à l'étude. Impôts qui porteront sur l'établissement d'un carnet d'identité, par exemple, ainsi qu'une redevance que devront payer les commerçants, car quoi qu'on ait dit il y a encore des commerçants en Aragon.

— Le commerce ordinaire perdra de plus en plus de son importance ; un peu partout, à Caspe, notamment, de sérieux essais de coopératives commerciales sont tentés.

— Débordant le cadre ordinaire de la coopération, nos camarades veulent étendre leurs transactions aux produits de la terre, directement aux producteurs, à l'exclusion de tous les intermédiaires.

— Où en est la production par rapport à celle d'avant le mouvement de juillet 1936 ?

— Pour le rendement du sucre, par exemple, dans les régions de Monzon et Puebla de Híjar où sont installées les fabriques de sucre, la production, grâce à la collectivisation, est passée de 85.000 à plus de 150.000 tonnes de sucre.

— L'un des résultats dus aux mesures adoptées par les collectivités agraires est que les terrains en jachère sont progressivement mis en état de culture et déjà, les terres travaillées sont de 35 à 40 % en augmentation.

— Nous espérons beaucoup des prochaines récoltes d'olives, safran, blé, betteraves, amandes, figues, etc.

— Quant à la question vitale de l'élevage, le Conseil d'Agriculture s'occupe activement de la reproduction de notre cheptel : moutons, cochons, chèvres, vaches, poules, etc.

— Avez-vous dû, comme dans les grands centres, avoir recours au rationnement ?

— Non, d'aucune façon. Le ravitaillement s'est jusqu'alors opéré très facilement.

— Je voudrais te poser une ultime question : Quel est ton point de vue sur la durée de la guerre ?

— A mon avis, les événements qui ensanglantent l'Espagne, dureront aussi longtemps que l'Angleterre et la France le voudront.

Car, il n'y a aucun doute que les capitalistes anglo-français sont en parfait accord.

— Il semble évident qu'un triomphe fasciste n'est pas tellement désiré par les immenses masses franco-anglaises. Et si cette seule menace inquiétait la France et l'Angleterre, il y a longtemps déjà, je pense, que ces deux puissances auraient opposé leur veto.

— Mais, chose non moins grave que la menace rebelle, renforcée de complications et d'éventualités menaçantes du côté de Gibraltar pour l'Angleterre et du Maroc pour la France, il y a l'Espagne révolutionnaire. Et la Catalogne, et l'Aragon, avant mis certains privilèges capitalistes à rude épreuve sont un très mauvais exemple pour le prolétariat mondial. Aussi, ce que les bourgeois anglo-français n'ont pas réussi contre la Russie révolutionnaire au temps du 1<sup>er</sup> fer barbelé cher à feu Clemenceau, sont-

elles bien décidées, énergiquement même, à l'empêcher de se réaliser en Espagne.

« Le sort des privilèges capitalistes étant en jeu les « puissances démocratiques » laisseront faire jusqu'à ce que les dangers révolutionnaires d'une part, et fascistes d'autre part, menacent par trop leur quiétude.

« Ce qu'on attend, en ces pays de « libre démocratie », ajoute avec amertume notre ami, c'est que nous soyons découragés et à bout de forces... et être mis ainsi dans l'impossibilité de mener à bien notre œuvre de rénovation sociale et humaine... Alors, seulement, le « capitalisme démocratique » interviendra, rassuré qu'il sera quant à ses privilèges.

« Mais pour déjouer ce plan machiavélique cela ne dépend que du prolétariat mondial.

« Seuls les ouvriers révolutionnaires d'Angleterre et de France peuvent contraindre leurs gouvernements respectifs à opter pour une politique plus conforme aux désirs des millions d'antifascistes espagnols, qui sont décidés à tout pour ne pas vivre sous la dictature des généraux félons, assassins et vendus.

« Aussi, suis-je très satisfait de voir les camarades du Comité pour l'Espagne Libre, du Libertaire et de l'Union Anarchiste, inciter le prolétariat révolutionnaire de France à manifester dans la rue afin que l'on desserre le bâillon qui nous étouffe et que cesse contre nous le blocus criminel.

« Dis bien à nos amis que je suis leurs efforts avec sympathie et qu'ils continuent leur action. Notre salut en dépend. »

LUCIEN HAUSSA

Barcelone, mars 1937.

## PROBLEME REVOLUTIONNAIRE

## LA BANQUE SYNDICALE

Nous avons donné dans notre dernier numéro les décisions essentielles prises par le Congrès de la C.N.T. : entre elles, nous indiquons la création d'une banque syndicale pour coopérer au travail régional de reconstruction économique. Voici, d'après les raisons que donnent nos camarades de la nécessité d'un tel organisme :

Et dans les démocraties Etats-Unis, en mars 1932, la « Standard Statistics C » publia que le bénéfice net global des deux cent soixante-dix-sept sociétés les plus importantes des Etats-Unis avait diminué de 48 % sur l'année précédente, déjà mauvaise, que dans l'industrie la diminution était de 53 % et les chemins de fer 59 % ; le ministre du Commerce indiquait qu'en 1930 les exportations avaient diminué de deux milliards et que le déficit du budget se liquiderait avec deux milliards cinq cents millions de dollars de déficit.

A ce moment le chômage augmentait et l'on se demandait si l'Amérique n'allait pas à la catastrophe ; mais un nouvel esprit d'accommodement dans les normes de travail et de lutte contre la ploutocratie surgit et se manifesta d'abord par la réorganisation de la « Federal Reserve Board » à la « Federal Reserve Banks ».

Ceci signifie que tant que l'on n'aura pas aboli en fait l'argent et qu'il continuera d'être le mode d'échanges, rémunérations et perceptions, on ne peut sérieusement penser à une nouvelle économie sans que celle-ci soit épaulée et affermie par une banque.

Nous savons tous que, pour ne pas s'entendre, les peuples ont créé la Société des Nations ; l'institution nous répugne, mais nous devons observer qu'après plusieurs années d'existence stérile de la S.D.N., la Banque internationale des Paiements continue d'être le lieu où défilent et se succèdent, sans solutions de continuité, les directives des banques d'émission les plus importantes.

A une armée à effectifs et unités organiques, il faut opposer une force. C'est affirmer la nécessité de créer un système bancaire organique, qui recueille, alimente et distribue le résultat positif, c'est-à-dire la richesse, produit des énergies réunies des individus dans les syndicats et de ceux-ci dans la Confédération.

La C.N.T. travaille en Catalogne, et s'irradie de Barcelone au reste de l'Espagne. Entrant dans le sujet le plus aride, celui concernant la statistique économique des signes de richesse passée, effective, crédits, valeurs, qui nous démontrent les possibilités économiques de la Catalogne, possibilités que l'on doit donner au bénéfice de la collectivité, et non de quelques privilégiés, tant que de fait l'on n'aura pas supprimé l'argent.

Prenons pour base les cinq années de 1930 à 1934 et notons que la moyenne des comptes courants à vue dans les banques en Catalogne est de l'ordre de 450 millions de pesetas, et qu'une telle somme était unifiée à quinze banques dont le capital total s'élevait seulement à 152 millions de pesetas avec 50 millions de réserves.

Les dépôts de valeurs qui s'élevaient dans ces banques, en 1930, à 1.499 millions, s'élevèrent en 1934 à 1.807 millions, ce qui indique une thésaurisation croissante.

Le chapitre « Portefeuille et Crédit », qui comprendrait les inversions propres en valeurs et les facilités concédées au commerce et à l'industrie pour crédits et escomptes, fut en 1930 de 499 millions pour descendre en 1934 à 463 millions.

Ces renseignements concernant exclusivement les quinze banques catalanes travaillant dans la région, sans compter leurs succursales très importantes dans le Nord et le Centre et sans compter les banques étrangères. Nous n'avons pas inclut les opérations des succursales de la Banque d'Espagne en Catalogne.

Les dépôts de valeurs dans ces six succursales étaient en 1930 de 2.375 millions et en 1934 de 2.749 millions de pesetas, etc., etc... Le capital des sociétés anonymes et compagnies de chemins de fer s'élevait à 4.799 millions, nous constatons donc que le trésor mobilier domicilié en Catalogne dépassait 9.340 millions de pesetas en 1934. Ajoutons à ceci que les Caisse d'Epargne gardaient en 1934 956 millions de pesetas, sans compter le mouvement de la caisse postale et les réserves pour Assurances sociales.

Nous avons l'espoir que devant de tels chiffres les camarades auront compris l'urgence nécessaire de créer l'organe régulateur employant cette immense source de richesse, pour le prolétariat ; ce sera l'institution bancaire confédérale.

# SAUVEZ LES GOSSES

Pour cette fois, nous passons la plume à notre ami René Martin, qui, de Brest, est allé en Espagne et a pu constater sur place la détresse morale et matérielle des pauvres petites victimes de la barbarie fasciste, dont les parents ont été massacrés par les mercenaires de Franco.

Tous nos amis, tous les gens de cœur entendront son appel émouvant et sauront y répondre comme il convient.

Travailleurs de Paris et de province, allez-vous laisser longtemps encore notre Comité tendre la main pour les pauvres gosses rescapés des massacres de Madrid et de Malaga. Ils sont deux cents orphelins recueillis au château de Gérone, qui attendent désormais que leurs parents adoptifs vous et nous, leur fassent, non pas oublier le papa et la maman disparus, mais leur procurent en même temps que la becquée quotidienne indispensable, les joies et les caresses qui peuvent atténuer dans le cœur des enfants, les grandes douleurs.

Il s'agit, une fois pour toutes, pour le prolétariat de ce pays, de faire la preuve, autrement que par de trop faciles affirmations verbales ou écrites de solidarité à l'adresse des martyrs du grand drame espagnol, que cette solidarité n'est pas un vain mot.

Quels sont ceux parmi nous, dans notre classe ouvrière, qui pourraient affirmer avoir accompli tout leur devoir de classe et de solidarité à l'égard de la révolution espagnole et de ses défenseurs ? S'imaginent-ils bien ici, ce que peuvent avoir besoin là-bas, ceux que les « démocraties » ont lâchement abandonnées à leur sort et livrés lâchement aux hordes sous les ordres du sanglant Franco.

S'imaginent-ils surtout le sort des enfants, ces innocentes victimes, à la suite des destructions systématiques des villes comme Madrid et Malaga et du massacre de leurs habitants.

S'imaginent-ils enfin, toute l'horreur de ces pauvres petits, mêlés à ces abominations et pleurant le papa et la maman déchiquetés par la mitraille et enlevés à jamais de leurs tendresses.

Cette solidarité, qui internationalement n'a pas joué comme elle le devait, doit dès maintenant se manifester à plein.

Nous nous refusons à croire que les travailleurs de ce pays oseraient se désintéresser de nos petits orphelins.

A mon tour, je m'adresse à tous, amis ou sympathisants, qui ont déjà fait un geste et qui pensent peut-être qu'ils ne doivent plus rien ou qui attendent... que les autres en fassent autant ! A tous j'ose dire : vous n'avez pas fait assez, vous devez donner encore, nous attendons beaucoup de

vous. Il nous faut votre aide, car elle est indispensable pour eux.

Il faut de l'argent, il faut des vêtements, même usagés, mais en bon état, il faut des aliments beaucoup d'aliments : lait, sucre, conserves, chocolat, etc., etc... Il faut que dans ce château, près de Gérone et si magnifiquement situé — j'ai eu la joie, lors de mon voyage en Espagne, en compagnie de l'ami P. Odéon, de le voir, de le visiter — nos petits trouvent près des bonnes camarades affectées à leur garde, toute la maternelle et affectueuse attention que nécessite leur pauvre et lamentable situation. Mais de cela, nulle crainte à avoir, car nous savons que ces mamans adoptives, avec la satisfaction du devoir accompli, se sentent récompensées, quand elles glaneront des mains et des lèvres de ces petits, les caresses et les baisers qu'ils savent donner avec prodigalité à ceux qui les aiment.

RENE MARTIN.

P. S. — Contrairement à ce que beaucoup de personnes ont pu croire, le service de ravitaillement en vivres, vêtements et pharmacie, n'a nullement été interrompu du fait de l'application du contrôle des frontières. Les convois partent régulièrement de Paris, 26, rue de Crussol. Apporter tous les jours à cette adresse, argent et colis.

## BLUM DEVANT L'OPINION ESPAGNOLE

Le Gouvernement Blum n'a pas précisément une bonne presse auprès de nos camarades espagnols mis en si graves difficultés par la politique de trahison. Ainsi en témoigne ce triptyque paru dans C. N. T. du 4 mars, et qui traduit bien l'amertume légitime des antifascistes espagnols. Nous en traduisons ci-dessous les légendes : Liberté : il interdit le départ des volontaires ; Egalité : il tient la balance égale entre Burgos et Valence ; Fraternité : il se jette dans les bras de la finance internationale.





# L'UNION SACRÉE ÉCONOMIQUE EST RÉALISÉE

## Aux racines de la guerre

### LES LOUPS GRAS ET LES LOUPS MAIGRES

Le 8 mars, s'est tenu à Genève une séance de la Commission d'étude sur les matières premières.

Cette question des matières premières et de leur distribution équitable a été portée au premier plan par de récentes déclarations des deux impérialismes qui souffrent particulièrement du manque de ces produits bruts nécessaires à leur industrie : l'Allemagne et l'Italie.

La situation géographique, la succession des guerres, les investissements financiers, l'industrialisation relative des divers impérialismes et, en particulier, le dernier règlement de Versailles, ont livré aux divers impérialismes un certain pourcentage de la production mondiale de ces matières premières.

Nous référant à leur richesse en produits bruts, nous pouvons classer les impérialismes en deux catégories : ceux qui en possèdent et ceux qui n'en possèdent pas, les rébus et les affamés.

### LES REPUS

Cinq pays se partagent plus de 50 % de toutes les matières premières du monde. Ce sont les Empires britanniques, français et hollandais, les États-Unis et l'U.R.S.S.

50 à 100 % des matières premières suivantes sont entre les mains de ces impérialismes : houille, pétrole, fer, cuivre, plomb, zinc, étain, bauxite, nickel, soufre, caoutchouc, coton, laine, graines de coton, sésame, coprah, arachides, huile de palme, manganèse, chrome, jute, lin, phosphates, amianté. Ils produisent également des quantités considérables (de 25 à 50 pour cent) de : cuivre, graines de lin, pâte de bois, tungstène, chanvre, sels potassiques, graphite. Pour trois seulement des matières considérées, la production de ces pays réunis n'atteint pas 10 pour cent du total : ce sont la soie, le soja et l'antimoine.

L'Angleterre possède en quantités suffisantes ou excessives 32 sur 37 des matières premières principales, les États-Unis 28 sur 37.

### LES AFFAMÉS

Parmi les capitalistes disgraciés (Belgique, Tchécoslovaquie, Pologne, Suisse, etc.), trois surtout sont particulièrement infériorisés, si l'on tient compte du développement de leur industrie, de leur population croissante et de l'égoïsme féroce de leurs voisins rivaux. Ce sont : le Japon, l'Italie, l'Allemagne. Pétrole, caoutchouc, nickel, laines, leur font presque totalement défaut. Il a fallu l'avertissement d'Ethiopia productrice de laine dont l'Italie a le plus pressant besoin, il a fallu le tocsin d'une expédition coloniale pour que la question de la pauvreté des uns et de la richesse des autres soit, non pas résolue, mais exposée à une tribune européenne.

Le 11 septembre 1936, Sir Samuel Hoare, prenant la parole à la S.D.N., proposait l'ouverture d'une enquête internationale sur les matières premières provenant des colonies.

La discussion fut vivement étouffée pour rejeter à la Chambre même des Communes sous l'impulsion de Lloyd George et du travailliste Lansbury. Le cabinet a étouffé l'affaire, et les impérialismes rivaux en sont encore à former des projets, les riches de défense de leurs rapines, et les pauvres de conquêtes de leurs droits.

### L'INEGALITÉ SANCTIONNÉE A VERSAILLES NE SERA BRISEE QU'AVEC VERSAILLES

La question de la répartition étant à peine touchée par les impérialismes repus, les affamés précèdent déjà leurs volontés dans la limite logique de leurs besoins. La jouissance des matières premières pour ceux qui en manquent reconnaît toujours le droit de restriction de la part de ceux qui les possèdent.

L'impérialisme anglais peut reconnaître à l'Allemagne le droit de disposer du caoutchouc qu'il contrôle dans une proportion de 58 %. Mais il se reconnaît en même temps le droit de vendre ce caoutchouc le prix qui lui convient, d'en étendre ou d'en rationner la jouissance, de s'introduire même indirectement dans la politique intérieure de l'Allemagne en lui imposant un régime d'échange, en jouant au patron magnanime qui, en fait, n'abandonne pas un de ses droits sur un prolétariat qui vit de lui.

Et l'impérialisme allemand exige non seulement l'aumône des produits bruts, mais le contrôle de leur production. Il veut la jouissance politique des territoires en même temps que la jouissance économique des produits. Il exige le retour de ses anciennes colonies qui lui permettront de poursuivre, à égalité

avec la France, l'Angleterre et maintenant l'Italie, ses pénétrations africaines.

Pour cela il importe à l'Allemagne que le carcan de Versailles soit brisé.

C'est à l'Angleterre, puissance spoliatrice, de faire le premier geste en faveur d'un révisionnisme économique sur l'échelle du monde. Mais le capitalisme anglais n'ignore pas plus que nous-mêmes que la paix ne serait pas assurée pour de longues années. A égalité de richesses, les loups s'égatigneraient encore dans la dispute de la proie, car la raison d'être du capitalisme n'est pas seulement la jouissance bête des richesses qui sont à tous, mais l'hégémonie sur toutes les richesses.

Dire : il faut rendre les colonies à l'Allemagne pour assurer la paix, n'est pas une solution ouvrière.

L'arithmétique pacifiste n'est pas un facteur de paix. Lorsque les repus traitent avec les affamés en matières nationales, la lutte recule. Lorsque les volés sont à égalité avec les voleurs, elle se stabilise, mais tant que le principe du vol subsistait, il y aura des raisons de guerre. Les affamés d'aujourd'hui de-

viennent-ils les profiteurs de demain, la menace de conflit subsistait parce que leur ancienne qualité de volés n'exclut pas les principes du vol. Elle les pousse à devenir les voleurs.

Que peut en retenir le prolétariat ?

La simple certitude qu'il ne doit pas faire siens les égoïsmes de son capital, qu'il doit situer les responsabilités exactes dans le conflit qui se prépare entre les nations pauvres et les nations riches pour se désolidariser des uns et des autres à l'échelle de guerre.

Le prolétariat français ne doit pas payer la traite extorquée à l'Allemagne de Versailles. Déchirer le traité honteux, ce n'est pas éviter la guerre : c'est d'abord la reculer et briser en Allemagne l'unité hétéroclite. C'est desserrer les liens économiques qui lient le prolétariat allemand à son capitalisme, c'est lui rendre ses forces pour la bataille ouvrière.

C'est pourquoi le prolétariat français doit se pénétrer du rôle abject joué par son impérialisme, fleuron de la couronne de Versailles.

Il doit savoir que la lutte se circonscrit à la maigreur des uns et l'abondance des autres, non pour suivre dans la guerre les loups gras contre les loups maigres ou les maigres contre les gras, mais pour tuer la guerre en abattant les loups.

LUC DAURAT.

## La fin de la crise

L'effondrement des prix des matières premières étant une des manifestations de la crise, leur relèvement doit marquer la prospérité économique.

Le gonflement des stocks consécutif à une pénurie de demandes, est un autre signe de crise. Leur épuisement est l'indice d'un débordement contraire de la demande sur l'offre, par conséquent de la reprise.

La stagnation des capitaux, le taux élevé d'intérêt accompagnent les déficiences d'une industrie en déclin. Leur mouvement et leur bon marché stimulent et nourrissent la production.

Or, nous constatons simultanément dans le monde un bond en flèche des matières premières, un épuisement rapide des stocks et des investissements de capitaux à des taux déclinants.

A nouveau, l'argent court après les produits, et le seul souci devient de canaliser le mouvement ascendant pour éviter une chute imprévue et rapide.

### LA COURSE AUX ARMEMENTS EST LA RAISON DE LA REPRISE

Ni l'élévation du pouvoir d'achat des masses, ni les plans économiques n'ont causé la reprise. La réalité, beaucoup plus simple, repose sur une base moins saine. Un consommateur constant n'est pas le pivot d'une production constante. Il n'y a nulle rationalisation nouvelle dans les méthodes. La production continue d'être aussi dé-

sordonnée, aussi loin des besoins généraux qu'avant.

Il y a seulement dans le monde un facteur nouveau : la course prodigieuse aux armements dont l'Allemagne vaincue a donné le signal, que l'Italie poursuit depuis de longues années et qui aboutit à la menace directe de l'Allemagne sur la Russie et la France, et de l'Italie sur les voies méditerranéennes de l'empire anglais.

Après sa défaillance éthiopienne, l'Angleterre impérialiste a pesé tout le ridicule de son armement de parade. 1.500.000 de livres vont être jetées sur le marché industriel, en l'espace de cinq ans, pour l'armement anglais.

La France impérialiste ne pouvait demeurer au-dessous de son allié en rapines versaillaises. La Russie emprunte le même chemin avec une ardeur d'impérialisme neuf.

Bref, les armements européens qui se finançaient par cent milliards en 1936, atteindront 250 milliards en 1937.

Sur ce terrain, on commence à comprendre qu'effectivement la crise industrielle est finie.

### LES MATIÈRES PREMIÈRES

Les achats massifs de matières premières de la part de l'Angleterre ont déterminé une hausse vertigineuse.

Le cuivre qui était coté 49 livres le 31 décembre, passe à 76 livres le 10 mars. Pour les mêmes dates, le plomb passe de 28 livres à 36, le zinc de 19 à 36, l'étain de 233 à 300, etc...

On s'inquiète à Londres des mesures spéculatives qui sont à la base de ces « booms ». L'importance des demandes et les faiblesses de la production ne justifient aucunement ce débordement des prix, et l'on craint que l'afflux des capitaux dans tous les secteurs de l'économie, n'en accentue la tendance.

Après un long sommeil, une reprise où l'élément spéculatif se confond à l'élément sain, n'offre plus aucune stabilité. Les lois arithmétiques de l'économie sont plus que jamais faussées. La fin de la crise n'étant pas, en réalité, une reprise, mais une fièvre de productions stériles, il était naturel que le départ en fut marqué par une poussée des prix, par une curée au profit.

### LA REPRISE, C'EST LA GUERRE

On nous a dit souvent que cette crise était la dernière des crises, une fièvre productive que n'absorbait plus le jeu normal de l'économie.

On bien la production devait être réduite à la consommation, ou bien la consommation haussée à la production.

Le freinage de la production a fait en France avec Laval son expérience malheureuse : il fallait donc rejeter la solution définitive.

L'extension du pouvoir d'achat des masses, le relèvement de la consommation ont porté le Front populaire au pouvoir. Le plan du Rassemblement populaire prévoyait un ensemble de travaux gigantesques. Une masse de chômeurs devait se résorber dans une production multipliée. Léon Blum ouvrait à la France l'ère de la refaçon économique.

Le bénéficiaire de la reprise devait être le prolétariat et la petite bourgeoisie. Le pressurement des hautes classes, la mise au pas des trusts devaient assurer au gouvernement les moyens d'action nécessaires.

Mais, Léon Blum s'est heurté à matière plus rigide que sa volonté rénovatrice.

La haute bourgeoisie, en limogeant Doumergue et Laval, avait compris l'absurdité d'une économie sans limite. Mais elle ne voulait pour rien au monde être l'outil d'une expérience socialiste. En abandonnant la déflation, elle liquidait une position absurde, ruineuse pour elle-même, et elle détournait par le même coup l'arme de la colère ouvrière. Mais, dans son esprit, le changement d'orientation ne devait pas conduire à des changements de structure.

Malgré ses promesses et la méfiance ouvrière, la bourgeoisie industrielle impose à Blum la dévaluation. Elle dresse contre lui la Banque et la bourgeoisie d'épargne. Mais elle se procure pour elle-même un marché international plus souple, et d'une première soumission socialiste, des gages d'asservissement pour l'avenir.

Elle impose ensuite au gouvernement une refaçon à la mode impérialiste : la course aux armements.

Et, en fin de compte, elle se réconcilie la Banque et la bourgeoisie d'épargne, en imposant aux financiers du Front populaire, une stabilisation de fait de la monnaie, et un emprunt de la Défense nationale, c'est-à-dire pour le capitalisme industriel une ouverture illimitée de crédits.

Tels sont les éléments de l'évolution du Front populaire et de la reprise industrielle, c'est-à-dire de la liquidation de la crise confectionnée aux « marchés de mort ».

La crise est finie. Les techniciens gouvernementaux sont les chefs d'un chantier qui dépasse tous les plans socialistes en activité et en étendue.

La stagnation économique qui est une mort d'étoffement, n'a pas fait place pour cela à un renouveau de santé.

La mort a changé ses formes. L'activité qui succède à la passivité, est aussi improductive de bien-être. Elle est une reprise dans le sens capitaliste, parce qu'elle rétablit pour la classe riche une marge convenable de profit.

Mais elle est une expérience condamnée parce qu'elle porte en ses flancs la plus effroyable des crises : la guerre.

Mais, qu'importe aux techniciens socialistes où va la machine, puisqu'en bonne technique elle roule et qu'étant assis au volant, ils ont l'impression de la conduire.

## LE CONTROLE DES AVOIRS ESPAGNOLS A L'ÉTRANGER

La junte du général Franco, d'après les messages de Séville, a publié un décret en vertu duquel les Espagnols résidant à l'étranger sont obligés de fournir les détails de leurs avoirs et de faire connaître les noms des banques où ces avoirs sont déposés.

Franco prétend ainsi jouer par avance les dictateurs et mobiliser le cas échéant des capitaux dont il n'a pas le contrôle. On sait de quelles mesures sont accompagnées d'ordinaire ces réquisitions et mobilisations d'argent. Au même titre que l'estampillage de la presse, cette mesure tend à renforcer le crédit personnel de Franco qui s'approprie à l'autoritarisme le cas où les capitaux « démocratiques » viendraient à lui bouder s'il saisit quelque jour le pouvoir.

## PAROLES D'OR...

### LE JOURNAL

Ainsi il aura suffi que le président du Conseil, au nom de l'intérêt national, fasse appel non plus à une majorité partisane mais à la Chambre tout entière, pour qu'une importante fraction de la minorité parlementaire, se déplaçant de ses préventions, réponde à cet appel.

### L'INFORMATION

L'émission imminente, nous l'avons dit, est vouée à un succès exceptionnel et qui fera époque. Elle lie la politique des gouvernements à la nécessité d'éviter, par une dépréciation nouvelle de la monnaie, une aggravation du service de l'emprunt, en capital et en intérêt. L'épargne française cessera sa thésaurisation stérile. Elle se ralliera devant une politique de libéralisme rassurante et devant la manifestation éclatante du relèvement du crédit public.

### LE PETIT JOURNAL

Se refusant à toute polémique, ayant pour seul objectif cet intérêt de la Nation que la confiance des masses populaires lui a donné mission de défendre, le président du Conseil, en un discours sobre, dépouillé, a lancé un émouvant appel au pays.

### L'AUBE

Le gouvernement, dit M. Claude Leblond, doit réussir car dans les actuelles conjonctures politiques et sociales, lui seul peut gouverner. Nous ne sommes plus en juillet 1926. Son échec nous lancerait en pleine aventure. Nous vivons un moment où les rivalités politiques doivent s'effacer devant l'intérêt national qui réclame l'adhésion de tous, beaucoup moins à un gouvernement qu'à une méthode salutaire — la seule — offerte pour la dernière fois.

Je le dis, non par « gauchisme », mais parce que j'aime mon pays.

### L'AGENCE ECONOMIQUE ET FINANCIERE

Dans la situation où nous sommes, intérieurement et internationalement, il serait grave que des Français fissent la politique du pire, dans le but de contrecarrer le succès de la partie engagée par le Gouvernement sur le plan libéral.

On leur doit de leur signaler qu'un tel enjeu risque d'être mortel.

En tous cas, un seul y gagnerait sûrement : c'est M. Adolf Hitler.

## La répartition des matières premières

Nous remarquons que cinq des puissances (Angleterre, France, États-Unis, U.R.S.S. et Hollande) possèdent 50 % et plus des matières de première nécessité. L'Angleterre et la Hollande possèdent un véritable monopole du caoutchouc. L'Angleterre, la Hollande et l'U.R.S.S.

En réalité, ce sont les repus qui sont pacifiques par raison du ventre et qui ne désirent pas plus la guerre internationale que le patron enrichi ne désire la guerre civile. Seulement, ce sont les uns et les autres qui créent la guerre parce qu'ils en créent les raisons.

l'huile, la houille, le cuivre. Tout le reste lui fait presque totalement défaut.

Ce sont les loups maigres, les tribus spartiates ou l'autoritarisme de la tête troupe sa raison toute simple dans la maigreur des flancs.

	ANGLETERRE	FRANCE	ETATS-UNIS	U.R.S.S.	HOLLANDE	ALLEMAGNE	BELGIQUE	AUTRES PAYS
Blé .....	23 %	9	10	21		4		33
Coton .....	24 %		49	7				20
Caoutchouc .....	58 %				37			5
Houille ....	25 %	4	34	8		22		7
Lignite ....	3 %					79		18
Pétrole ....			59	11				30
Fer .....	10 %	29	22	19		5		15
Cuivre .....	30 %		17	3			7	43
Etain .....	43 %			15	16			26

contrôlent les trois quarts de la production d'étain.

Les États-Unis et l'U.R.S.S. ont la haute main sur le pétrole dont l'Angleterre contrôle une partie pas son emprise sur les puits russes et persans (7 % de la production mondiale).

Nous remarquons entre autre chose que ces cinq nations réunies constituent le fameux bloc des démocraties si chères à la politique des Cachin et des Thores.

En face des cinq impérialismes repus, le reste du monde se partage les misérables miettes.

L'Italie produit du blé en suffisance. Elle manque de houille, de fer, de potasse.

L'Allemagne, exception faite pour la houille, le fer, manque de tous les produits indispensables à son industrie de transformation (pétrole, étain, nickel, caoutchouc, laine, coton, etc.).

Le Japon n'a que la soie, le chanvre,

De cette opposition, entre ces égoïsmes repus et ces faims tenaces, ne peut sortir qu'un conflit armé qui déterminera pour une période les parts du gâteau.

Mais il faut que les prolétaires sachent bien que le conflit Angleterre-Allemagne n'éclatera pas parce que la première est une démocratie et la seconde un fascisme, mais tout simplement parce que la première a 58 % du caoutchouc et que l'autre n'en a pas.



# ÉCRITS PROLÉTARIENS

## UNE DEFAITE

THEODORE AXOGUE à 44 ans et en paraît une cinquantaine. Petit, trapu, tête coquée sur laquelle pousse une sauvage tignasse de couleur feuillage d'automne qui s'échappe de dessous son chapeau accusant fortement les années. Des yeux vifs, un peu trop grands. Le nez légèrement dévié vers la gauche. Deux brins de moustache roussâtre. Dentition complète mais défigurée par manque de soins. Imperméable et bas de pantalon (on ne voit pas le haut) accusent une grande fatigue. Axogué ne cesse de piétiner. Ses pieds lui font mal. Ses chaussures, achetées l'avant-veille chez Bata, ne sont encore brisées. Elles le seront quand les crevasses les sillonneront. Le cirage n'a pas encore été renouvelé. Et il fait un temps de pluie.

Voilà près de vingt minutes que Théo est arrêté à l'angle du boulevard et de la rue de Sécheresse. De là, il voit l'horloge de la gare. 9 heures 5.

Cinquante mètres plus loin, de l'autre côté de la chaussée, la façade du « Mouton noir », Hôtel-Restaurant, occupe tout un pâté de maison. C'est là où travaille Axogué comme chef-cuisinier.

Il regarde la grande aiguille sautiller en tremblottant. L'heure tourne. Il sent un malaise l'envahir. Son cœur bat sourdement et sa respiration va sifflante. A chaque instant il croit voir Pérosee, le patron du « Mouton noir » sortir sur le seuil pour regarder après lui. Mais non, la porte du restaurant reste close. On ne se soucie donc pas de lui ?

Machinalement, il tourne la tête vers la gauche, en descendant le boulevard. Sa respiration s'arrête, son cou s'allonge et ses yeux s'agrandissent et se rapetissent aussitôt. A quelque cent pas plus loin, Louis Merlingue, cuisinier en chômage, s'approche à vive allure, une valise à la main. Une idée s'impose impérieusement à Théo : Merlingue va travailler au « Mouton ».

La veille au soir, les cuisiniers de la ville, neuf en tout, s'étaient réunis, sauf Merlingue excusé pour maladie, pour discuter de leurs revendications. Dans toutes les villes importantes de France, les syndicats de cuisiniers avaient décrété la grève. Certes, à X., ils n'étaient pas assez nombreux pour se constituer en organisation, mais néanmoins Axogué avait pensé qu'un mouvement n'était pas impossible. L'un après l'autre, il était allé relancer ses collègues.

— Tu as vu, à Paris, à Bordeaux, à Lille, à Marseille. Si on essayait, nous aussi. Bien sûr, on n'est pas nombreux, mais ça ne fait rien, en nous serrant les coudes. Ailleurs, ils sont 100, 500, 1.000, d'accord, mais les villes sont plus grandes aussi.

Le syndicat qu'il fut jadis avant la guerre à Paris, se réveille. Mais tous ses efforts furent vains, presque. Il n'avait pu les convaincre de l'utilité d'une action collective. Chacun présenterait une demande individuelle. Quand après Axogué se coucha, il ne put trouver le sommeil. Ah, une grève, une belle grève, une vraie de vraie. Leur petit nombre importait peu, s'ils pouvaient s'entendre. Oui, s'entendre, non de Dieu. Etre d'accord, pour une seule semaine pendant quelques jours — de ne pas se tirer dans le dos pendant une semaine. Personne n'est parfait, bien sûr, on a tous nos défauts, mais ces gars là quand même, quelle saloperie. Lui, Axogué, était le mieux payé de la place, et tous n'avaient-ils pas déjà essayé de le faire sauter depuis sept ans qu'il travaillait au « Mouton » ? Avait-il dû y mettre du sien pour leur

Marguerite Audoux vient de mourir. Elle avait 73 ans. Depuis des années, elle vivait à l'écart de la vie littéraire qui, un temps lui avait fait gloire. Prix, Revues, Journaux, Cercles où l'on cause l'avaient en quelque sorte oubliée.

Elle n'avait pas su se prêter au jeu. Elle avait eu le Prix Femina, failli avoir le Goncourt même !... connu la gloire et elle n'avait pas voulu comprendre. Elle était d'une âme simple et voulait rester une femme simple.

Le succès, couronnant son œuvre du début « Marie-Claire », ne l'avait pas grisée. Et c'est avec le même œil perspicace qu'elle continuait à regarder les hommes et femmes de lettres, et tous ces gens d'élite qui s'étaient tout à coup aperçus qu'elle avait gagné une manière de gros lot, par hasard.

C'était beau, ma chère... comme dans un conte de fée. Une ex-pupille de l'assistance publique, modeste couturière, devenait tout à coup sous le coup de la baguette de la gloire, l'égale des auteurs à gros tirage... En route pour la Fortune !

Elle avait fait d'abord, le plus qu'il lui fut possible, preuve de patience envers tous ces gens de plume ou de plumeau qui dès ce moment lui faisaient sourires et gracieusetés. Puis un beau jour, elle envoya tout promener. Elle n'était pas une « littéraire »... Et rien ne l'ennuyait jamais plus que cette espèce de franc-maçonnerie de l'écrivain.

L'argent gagné lui servait à parfaire l'éducation des trois neveux qu'elle avait élevés. Et aux conseillers, qui l'engageaient à écrire, elle fermait ses oreilles et sa porte. Elle écrivait quand bon lui semblait.

Ecrire pour elle n'était pas un métier, ni un gagne-honneur, ni un moyen de gagner de l'argent. Ce qu'elle cherchait, c'était la joie de s'exprimer. Elle demandait que les histoires qu'elle se contait, la satisfissent. Et le temps pouvait passer, elle ne s'en souciait pas autrement avant son métier de travailleuse de l'aiguille pour assurer son pain.

— Elle ne savait pas y faire. Alors qu'elle eût pu gagner des sommes fabuleuses en sortant sitôt après le succès de la Marie-Claire, l'Atelier de Marie-Claire qui lui fait suite, elle laissa passer des années. Des années au cours desquelles, on avait pu comprendre qu'elle voulait rester elle-même et en dehors des groupes et des académies. Loin de la confrérie, une sauvage. Elle restait dans sa classe. On en prit note. Et l'on fit tout pour l'y laisser s'y débattre le plus durement possible. Tous les livres qu'elle publia furent plus décriés que pro-

## NOTRE PAGE

Notre page littéraire ne sera sans doute pas comme les autres. Ici l'on n'aura personne à ménager, ni à encenser. Il est même possible qu'elle ne soit pas littéraire au sens que l'on donne à ce mot. Elle sera prolétarienne d'abord.

Et l'heure où l'on oublie dans les partis politiques la lutte des classes, et où l'on voit se perdre, peu à peu, dans les organisations ouvrières le sens de classe, sur les prétextes d'une mystique de front populaire — d'affront populaire souvent ! — il est nécessaire de faire le point pour ce qui est des choses de l'esprit. On trouvera d'ailleurs assez peu de critique de livres ici et le plus possible il sera fait place à des textes d'auteurs prolétaires. Au risque d'encourir encore les reproches de

parler, les exhorter, les supplier presque. Et le résultat... Il revoyait leurs faces de sots qui reflétaient leurs pensées : lâcheté, veulerie, soumission, méchanceté. Fais grève, que je te prenne ta place. Outre que tous convoitaient la sienne du Mouton, d'autres combinaisons abondaient. Le chef de la Grande Brasserie louchait vers le Continental ; celui du Gourmet « travaillait » le Buffet de la Gare, etc. Et que l'envoie du grand ami et des poignées de mains à chaque rencontre.

A l'aube ses yeux brûlaient. Ses tempes semblaient vouloir éclater. Ses membres alourdis et les traits renfrognés, il s'en alla de chez lui. Sa femme s'était fait rabrouer ; ni Berthe, son aînée préférée, ni Jacqueline, la cadette n'avaient réussi à le déridier.

Elles ne comprendraient quand même rien à son « drame ».

Après avoir aperçu Merlingue, Théo s'était mis automatiquement en route en direction du « Mouton ». Quant il eut traversé la chaussée, il se retourna. Merlingue était arrêté devant une vitrine. Trois fois, Théo siffla : saligaud, entre ses dents et monta les deux marches du perron.

Au restaurant, activité coutumière. Son oreille est prête à réceptionner les éclats de la voix du patron ou de celle de la patronne. Mais silence, rien. Il descend l'escalier aux marches de pierre usées qui mène à la cuisine. Son inquiétude s'est dissipée un peu. En bas, il est 9 h. 20. Jamais il n'est arrivé aussi tard. La plongeuse et la légumière qui bavardaient, se taisent brusquement. Le commis, un beau petit gars de 16 ans, mais un peu fainéant et bon à rien, lui dit bonjour d'une drôle de façon, sans le regarder. Il s'était donc passé quelque chose avant son arrivée.

Il va se mettre en tenue de travail dans un réduit dénommé vestiaire, appartenant à la cuisine. Ses membres tremblent. Il va moins vite que d'habitude pour se changer. Son ouïe enregistre fidèlement ce qui se passe de l'autre côté. Les pantoufles de Pérosee traînent dans l'escalier, puis sur le carrelage de la cuisine. Les autres jours, sa voix rouillée emplait la maison du matin au soir. Aujourd'hui, rien. Silence complet, orageux. Axogué se hâte pour affronter l'adversaire sans tarder. Sa veste encore à la main, il entre en cuisine. Mais Pérosee est déjà remonté. Le cuisinier croit à une dérobade. Cela l'exaspère. Ses mouvements se font plus nerveux. Pendant un quart d'heure, il va et vient, ouvre et referme les tiroirs, découvre casseroles et récipients, fait couler les robinets, enlève et remet les rondelles du fourneau.

— Salauds, dégonfleurs, faut pas me faire chier aujourd'hui.

Pour la sixième fois il consulte le menu. Il n'aurait pas su dire ce qu'il contient. Il se rend seulement compte d'une chose : il est

fort chargé. Puis, petit à petit, il se met au travail, presque à son insu. Mais la moindre futilité l'exaspère : un couteau pas à sa place ; une ébullition qui ne se fait pas assez vite ; une pelure de carotte sur le carrelage sur laquelle on peut glisser. Le commis en prend sérieusement pour son grade et ne sait où se fourrer. Mais Théo a beau crier, et gesticuler, personne ne lui répond, même on semble trouver ça tout naturel. L'heure tourne. Axogué commence à se rendre compte qu'il ne sera pas prêt pour midi. Sa mauvaise humeur s'en trouve augmentée. Mais en même temps il savoure une sorte de volupté qui le grise : il aura un motif pour s'empêcher avec le patron.

Un garçon descend : — Chef, un client voudrait une assiette anglaise.

— Maintenant je n'ai pas le temps.

Après avoir parlé il tourne la tête. C'est Simour, un assez chic type, le seul avec qui il sympathise. Il regrette presque de l'avoir renvoyé. Mais, Simour ne bouge pas. Après quelques secondes, il dit :

— Donne moi ce qu'il faut, je vais le préparer.

— T'as qu'à le chercher !

Sans répondre, Simour se met au travail. Mais déjà Axogué regrette d'avoir cédé.

Au début du service, il prend sa revanche. La fille de la maison Monique, 23 ans, vient à la cuisine.

— Chef, je dois suivre un régime pendant quelques mois. Alors il me faudrait des légumes verts, de la salade cuite, des pâtes, des pommes nature, le tout sans sel. Pour aujourd'hui vous me ferez une petite purée sans sel, n'est-ce pas ?

Sans se retourner (il lave de la salade au-dessus de l'égoût), il rétorque :

— Pour aujourd'hui, je n'ai plus le temps.

— Mais alors, je ne dois rien manger ?

Théo a une réponse cruelle toute prête :

« Vous pouvez toujours manger de la merde, vous n'avez pas besoin de moi pour ça. » Sa rancune le pousse à parler, mais il sait se maîtriser et se tait, ce qui est presque pareil.

Mais votre commis ne peut pas le faire ?

— Mon commis est trop con...

Offusquée, la demoiselle remonte l'escalier. Elle a mal choisi son jour. Axogué la détestait. Belle, bête et prétentieuse. Quand elle venait à la cuisine, elle prenait garde de ne se froter nul part. Tout est gras et sale ici. A chaque instant elle faisait sentir sa supériorité matérielle au personnel du « Mouton ».

Championne locale de tennis et de ping-pong, elle avait sa propre voiture de course. Avec ma sœur, disait souvent Théo.

Il bouillonne. Il sent que son refus de faire la purée ne restera pas sans suite. Son intelligence cherche des arguments pour alimenter sa haine. Le travail est loin de ses pensées. Le commis s'est tellement fait en-

la cuistrierie écrivaine qui volontiers rapetisse les œufs d'autrui à la mesure de son imbécillité, nous donnerons les titres prolétaires de nos collaborateurs. Pourquoi ne dirions-nous pas Untel cheminot, alors que ces messieurs de l'élite affichent qu'ils sont de l'Institut, de l'Académie X. ou Y. ou de la Société des Gens de Lettres. Il n'est pas question de déifier le métier. Le travail est une charge non un but de la vie. Mais il est important de noter que des travailleurs peuvent en plus de leur tâche tenter de s'exprimer, ne serait-ce que pour laisser entendre que le travail est un esclavage, du fait que trop d'oisifs n'ont qu'à se les rouler.

Henry POULAILLE.

Théo étouffe, une grosse chaleur l'inonde. La friture n'est même pas chaude et les soles encore dans la glacière. Il ne cesse de maugréer entre ses dents. Un mouvement brusque de main gauche renverse le bain-marie contenant le jus du rôti. Un saut de côté lui évite d'être ébouillanté. Une gerbe d'imprécations jaillit de ses lèvres.

A ce moment, Pérosee, suivi de deux commis, descend hâtivement l'escalier.

— Vous ne vous êtes pas brûlé, chef ?

— Non.

Vexé qu'on lui parle sur un ton aussi peu agressif, il disparaît au garde-manger.

L'une des commis rappelle à Pérosee que plusieurs clients attendent le poisson. Sans mot dire, le patron se met au fourneau et fait marcher les soles.

Théo revient en cuisine. En lui se livre un sauvage combat. A vrai dire, il était en tort. Mais aujourd'hui, dans toute la France, les ouvriers faisaient grève. Oui mais alors, il n'aurait pas dû prendre le travail ce matin.

Mais l'autre, Merlingue, dans le bas de la rue. Pies des idées de révolte reviennent à la surface. Aujourd'hui Pérosee, sentant le danger, filait d'ici. Quelques jours se passeraient tant bien que mal et après le patron reprendrait le dessus et se vengerait. En trois pas, Théo fut au fourneau.

— Laissez ça tranquille ! Il arrache l'araignée de la main du patron et tire la friture vers le bord.

Pérosee, encore plus petit que Théo, reste abasourdi. « Mais alors ? »

— Il n'y a pas de mais alors, d'abord, on va discuter, c'est grève aujourd'hui, je veux être augmenté, ça ne va pas se passer comme ça.

— Hein, mais il fallait me dire ça ce matin, maintenant il faut servir les clients.

— Je m'en fous !

Axogué est pâle. Pérosee, d'abord violet, pâlit à son tour.

— Et ne m'emmerdez pas au fourneau, je vous préviens !

— Ça alors ! mais qu'est-ce que vous voulez exactement ?

A l'idée que le conflit pourrait s'apaiser aussi vite, Théo sent une sorte de déception le gagner. Automatiquement, il renchérit sur ses exigences initiales. « Quinze pour cent et les heures supplémentaires payées ».

— Mais c'est beaucoup, chef !

— C'est à prendre ou à laisser !

— Enfin, écoutez, chef, faites déjà le service, on verra ça tout à l'heure.

## MARGUERITE AUDOUX

sur le marché que d'autres bouquins de beaucoup inférieurs, évincèrent les siens

la distribution du prix, l'Atelier, De la Ville au Moulin, la Fiancée, mais eux seuls ou à peu près. Des dizaines d'années s'étaient écoulées et des centaines de prix avaient été donnés depuis le mémorable Femina.

Marguerite Audoux, retirée dans son petit logement était bien la dernière à se rendre compte qu'elle était exilée du Landerneau des Lettres. Elle vivait sa petite vie, dans le travail quotidien et la joie d'écrire pour elle et cela lui suffisait. Elle recevait de loin en loin, quelque visite qui la comblait : John Bojer, Guillaumin, quelques admirateurs en général inconnus et du monde obscur du labour. Quelques vieux amis de temps des débuts venaient aussi, quelques bonnes lettres également. Parfois une journaliste se rappelait qu'elle avait existé un temps et venait l'interrover. Cela motivait un grand papier quelque part et le silence revenait. Le silence qu'elle adorait.

Elle est morte à l'hôpital dans le Midi. Elle venait d'achever son dernier livre. Douce Lumière qu'on est en train de dactylographier. Elle devait me le donner, mais, ne voulait pas que je sache qu'elle avait une orthographe incertaine. Quand je la vis à quelques jours de son départ, elle prétendait qu'il lui restait vingt pages à

des étalages, servis ceux-là, par une publicité intensive ou les tartines des arbitres du jeu.

Ceux qui avaient aimé Marie-Claire avant

finir. « Vous ne le tiendrez en main que lorsque j'aurai fini. Vous aimez beaucoup Annette Beauhois, vous aimerez celle-là aussi. »

L'espèce d'avis bienoté et en donner quelques pages ici.

Cela nous ferait l'occasion d'une page spéciale consacrée à notre grande et chère aînée. Victime elle aussi d'avoir fait sien l'attitude proposée par Albert Thierry, le refus de parvenir.

— Vous me voyez avec ça, disait-elle en riant à un de ses amis, qu'elle chérissait le plus, simple travailleur, Lanvizelette qui donnait récemment une page émue sur elle au Populaire. Je ne saurais pas comment il faudrait mettre ça. »

— C'est pourtant facile à mettre n'est-ce pas à contour qui l'avez acceptée... !

A dire vrai, dans l'histoire de Marguerite Audoux, ce qui se comprend le moins, c'est l'extraordinaire succès de Marie-Claire. Les cent mille et à une époque où les forts tirages étaient rares. Comment cette œuvre si probe, si saine, put-elle connaître telle audience alors. Le phénomène s'était jeté sur elle comme sur une proie.

Une proie c'est le mot. Et en effet un hebdomadaire vient d'être lancé sous ce titre par le Consortium Paris-Soir.

On y parlera de la petite ouvrière qui avait refusé d'entrer dans la caste des profiteurs. Mais en quels termes en parlerait-on ? Cela vaudra peut-être mieux qu'on ne mêle pas son nom à cela. Elle sera morte du moins sans voir cette espèce de monstre qu'on baptise du nom de sa première œuvre, ni la cuisine qui se fera à l'ombre de ce titre.

HENRY POULAILLE.

## UN DOCUMENT DIRECT

### « SON HOMME »

La Adèle... Sa mère voulait la garder dans sa route.

Elle voulait pas que les garçons lui causent d'un côté ou d'autre.

Le soir, elle lui mettait la croix dans son lit.

— Ton homme... le v'là ! Couche avec ton homme.

C'est d'sa faute que la Adèle est entrée au couvent.

MÉLANIE B...

tisserande.

Noté en Alsace, 1936.

## POEMES PAYSANS

Notre camarade paysan belge Francis André qui publia, il y a quelques années, Les Affamés dans la collection des Romans du Nouvel Age, est surtout un poète. Il avait écrit autrefois un recueil de poèmes qui, paru à tirage limité, était devenu introuvable. Dans ce livre on retrouvera ces vers et d'autres écrits depuis. On retrouve aussi la même erreur d'édition puisque de nouveau, c'est en tirage restreint que le Journal des Poètes de Bruxelles le publie. Double faute puisque, bien entendu, le prix qui aurait dû être plus bas, est de 10 francs.

Je ne te donnerai ni bijoux, ni richesses,  
Ni jouets pour tes mains, ton esprit et ton cœur.  
Je ne te donnerai, mon aînée, rien des choses  
Que font étinceler dans leurs mains méprisables  
Les parasites, les inutiles, les impurs.

Je suis un travailleur et n'ai droit en ce monde  
Qu'aux biens que m'ont donnés mon travail, mes efforts.  
Je n'ai rien que cela que j'ai créé moi-même.  
Qui est mon œuvre et que j'ai demandé moi-même à la terre.

Je ne puis te donner que ce corps sans beauté  
Ce cœur sauvage et ces pauvres mains rudés  
Qui peineront pour toi jusqu'à la fin des jours  
Qui lutteront pour toi, qui prendront dans les choses  
Un peu de joie, un peu de lumière pour toi.

Voici mon champ et ma maison, ma houe et ma charrue,  
Voici mes bêtes, mon travail, mon pain amer,  
Voici ma rude couche et mes rudes amours.  
— Veux-tu les partager avec moi sur la terre ?  
FRANCIS ANDRÉ.



## NOTES SUR L'AMÉRIQUE DU SUD

Toute l'Amérique Centrale et du Sud — exception faite du Mexique et ceci avec beaucoup de réserves — se trouve placée sous des régimes d'oppression, avec interventions directes des forces armées, la menace de coups de force, et toujours sous la coupe de la réaction.

Examinons comment agit cette réaction.

L'Amérique est connue comme la région des coups d'Etats militaires, des gouvernements de sergents. Mais quand les officiers gouvernement, ils cachent leur sabre derrière le bureau et revêtent l'habit civil. Pourquoi ?

Pendant la période 1910-1930, le courant libéral la démocratie parlementaire, le suffrage universel se répandent dans toutes les républiques qui conservent un caractère plus ou moins fédératif par suite de la relative autonomie des provinces constituantes. Ces libertés permirent une intense propagande idéologique et la formation d'une certaine conscience de classe. Chaque pays put se payer le luxe d'avoir quelques « ulquistes », quelques athènes, quelques « agitateurs ».

D'autre part, l'activité économique décollant de l'approvisionnement des pays belligérants dans la période 14-18 permit de liquider le chômage, de donner un standard de vie passable à l'ouvrier.

La révolution russe, l'occupation des usines en Italie et la résurrection ouvrière internationale mirent la bourgeoisie sud-américaine en garde et les libertés qu'elle tolérèrent apparurent comme un danger; la caste militaire sentit ses privilèges sapés et le clergé sentit diminuer sa clientèle.

La bourgeoisie habituée à vivre facilement se sentit désemparée et les éléments fascistes commencèrent à préconiser leur médication propre à prolonger l'agonie du capitalisme.

Des spasmes sociaux transformèrent l'attitude de la bourgeoisie d'Amérique. Massacres de l'ique au Chili, semaine de janvier à Buenos-Ayres, par exemple.

Maintenant, la répression est systématiquement organisée, des organes spéciaux de défense sont créés, des lois répressives et préventives sont dictées, l'ère du préfasisme est ouverte.

Mais la dictature militaire, l'aventure fasciste avec ses prétendus « duces » et « führer » qui dérangent la digestion par leurs extravagances et qui constituent une sorte de gauche de la bourgeoisie, ne conviennent pas au capitalisme.

Il se fit donc un mélange de cultures permettant de tranquilliser la bourgeoisie et la politique démocratique.

L'autonomie provinciale se voit régulièrement soumise à des alternances par l'intervention du gouvernement central.

Les barrières douanières, le paiement des créances pour l'extérieur, le change, la défense et la régularisation de la production nationale, etc., sont autant de problèmes permettant d'appliquer différentes mesures inspirées des principes d'une économie nationale dirigée en même temps à des mesures de politique dirigée.

L'Etat libéral bourgeois se transforme chaque jour en un gouvernement central capitaliste en relation directe avec les grands trusts. Et ainsi nous avons une sorte d'oligarchie militaire-bourgeoise qui gouverne par les voies d'une démocratie dirigée.

Il y a certes encore le suffrage universel, un parlement représentatif, mais chaque élection doit inévitablement amener le triomphe du parti ou des personnes que le pouvoir central veut désigner. Pour arriver à ce but, les moyens illégaux ou violents sont utilisés : distribution massive de documents électoraux, pressions et actes terroristes contre les partis de l'opposition.

L'Argentine donne un excellent exemple de cette situation. Le général Uriburu devant l'opposition à sa dictature — sept, 1930-février 32 — convoqua des élections, mais fixa des règlements tels que les partis radicaux furent empêchés à la lutte alors qu'ils avaient de grandes chances de succès et que son candidat triompha: le général et ingénieur Agustín. Ensuite la machine constitutionnelle se remit en marche et la majorité parlementaire composée aux deux tiers de partisans d'Uriburu avec une opposition inoffensive de socialistes heureux du désistement des radicaux. Lors des élections provinciales partielles qui suivirent, les radicaux reprirent la lutte, mais encore une fois, la vio-

lence de pouvoir central fit que les 70 % de la population qui avaient voté pour les radicaux se trouvèrent finalement en minorité.

En Uruguay, le président Terra se maintint au pouvoir par la force et « dirige » les élections qui doivent assurer le renouvellement de son mandat.

Au Brésil, le président Vargas, nettement miltariste, fut cependant « plébiscité » !

Au Chili, la bourgeoisie libérale, pour mettre fin à la longue série de coups d'Etat et de révoltes militaires, plaça au pouvoir le libéral Alessandri qui fut un véritable prisonnier du capital, principalement allemand et yankee; au Pérou, enfin, le dictateur ayant vu triompher le candidat du centre adverse, opposa purement et simplement son veto.

Dans tous ces cas, on voit la classe dirigeante essayer de donner un caractère démocratique à sa dictature.

C'est que l'illusion de la démocratie permet d'éviter ou de freiner l'action directe des forces ouvrières.

En Bolivie et au Pataguay, le mécontentement de l'après-guerre avait fait jaillir des insurrections populaires, des germes de rébellion existaient chez ceux qui revenaient du front.

Au Pataguay, le colonel Franco, appuyé par les communistes, prit le pouvoir avec la promesse de distribuer des terres, d'organiser une « armée du travail » dans des zones quasi-désertes. Pratiquement, cela aboutit à créer de véritables camps de concentration du type bolchevique ou nazi etc. à la dictature sous l'égide du capital anglo-argentin. L'allié bolchevique fut liquidé et les centres libertaires qui commençaient à s'organiser un peu partout furent interdits. Par la suite, des élections « libres » assurèrent le triomphe définitif du gouvernement national-révolutionnaire.

En Bolivie, le colonel Toro se mit également à la tête des mécontents et, avec l'aide des libéraux, des socialistes et des communistes, organisa un cabinet dans lequel le ministre du Travail, au lieu d'être un représentant des organisations ouvrières, tourna peu à peu en un admirateur de Mussolini et créa ses groupes de policiers pour rétablir l'ordre public, cependant qu'il « préparait » les élections au suffrage universel.

Dans ces conditions, on s'imagine l'ambiance dans laquelle se développe le mouvement anarchiste et syndicaliste-révolutionnaire. Sous la consigne d'Union Sacrée Nationale, tout est permis contre ceux qui osent poser des revendications sociales heurtant les intérêts du grand capital international.

Le mouvement libertaire voit toutes ses manifestations interdites. L'étouffement des poussées révolutionnaires est bien organisé. Les garanties constitutionnelles n'existent, en fait, que pour les soutiens des gouvernements.

Cependant, la presse anarchiste vit malgré la répression. Affiches, tracts, brochures, journaux et bulletins sont nombreux et on sent que le prolétariat, fureux de toutes les manœuvres politiciennes, cherche à se rassembler autour des organisations libertaires.

Aux méthodes réformistes ou de collaboration de classe, les travailleurs sud-américains se tournent vers les méthodes révolutionnaires, fédéralistes, d'action directe.

Le syndicalisme, ligoté par l'arbitrage obligatoire des tribunaux légaux, guillotiné par l'emprisonnement de ses meilleurs militants, ne se manifeste plus que par des syndicats officieusement tolérés.

Nos organisations clandestines couvrent le pays d'un grand réseau. Le syndicalisme révolutionnaire se montre brusquement hors des grands conflits.

Nous avons cependant énormément à apprendre des expériences des autres pays, de France en particulier.

Notre illégalité ne doit pas nous pousser vers des solutions fausses : l'illusion de la démocratie bourgeoise, la croyance en une formation de Front Populaire qui, suivant une vieille expression « fait pénétrer le diable dans le peuple ».

Une seule voie s'ouvre à nous : la marche vers l'insurrection, la lutte vers l'émancipation totale.

José Lunazzi,  
de la Fédération Anarchiste  
Communiste Argentine.

## La voix des chômeurs

« Rien de grand ne saurait sortir d'un mouvement ouvrier conduit par des politiciens. » — Georges SORÉL.

Cet aphorisme est toujours vrai, et il en est de même avec le mouvement des chômeurs. Bien des promesses nous ont été faites et jamais tenues. Lors de la foire électorale, bon nombre de salimbanques sur les tréteaux, tels que de vulgaires charlatans, avaient, afin de piper les voix des bons gogos de chômeurs, promis monts et merveilles aux sans-travail.

Nous avons été les seuls pour démontrer qu'il ne fallait pas tomber dans le panneau des flatteurs de tous poils, et pour dire que les chômeurs ne devaient compter que sur eux-mêmes et sur leur propre action.

Les faits attestent que nous avions raison. Au moment où ces lignes paraîtront, une amonée sera (peut-être !) octroyée aux chômeurs de la Seine, tel un os qu'on jette au chien pour l'empêcher d'aboyer, en omettant d'accorder cette amonée aux chômeurs des autres régions du pays dont nous sommes solidaires, et cela, dans le seul but de nous sommes diviser.

Quant au travail — que les lors de la production exigent avant tout — il est renvoyé aux calendes grecques.

Pas d'argent, dit-on. Toujours le même refrain et pourtant des milliards sont jetés dans le gouffre de la guerre.

Mais comme les tromperies ne durent qu'un temps, quelques pantins, inquiets, parurent de nouveau sur les planches et nous dirent : « Ce n'est pas de notre faute si vos revendications n'aboutissent pas, c'est nos « frères » d'à côté qui en sont cause, car nous, au contraire, nous sommes adversaires de la pause. »

Assez de démagogie, car si vous aviez quelque chose dans le ventre, vous mettriez vos actes en conformité avec vos paroles et vos écrits. Hélas ! Pour rafraîchir la mémoire de ceux qui nous lisent, rappelons leur cet écrit de Marat, toujours d'actualité :

« Tu te laisseras donc toujours duper, peuple baltard et stupide, tu ne comprendras donc jamais qu'il faut te méfier de ceux qui te flatent. »

Pourquoi ceux qui nous prêchent constamment la patience n'abandonnent-ils pas leurs gros émoluments dans les caisses vides afin de ravitailler un peu mieux les miséreux ?

Que les ronds-de-cuir du Parlement, ainsi que les gros appointés qui nous bernent sans cesse, avec la résignation, fassent montre d'exemple ! Alors, ils pourront parler de patience.

Mais pendant que les conseillers ne seront pas les payeurs et qu'ils s'y refuseront d'y souscrire, car leur devise est tout indiquée : Que crévent les chômeurs ! Pourvu que le Front Populaire vive.

O. Descamps.

C. G. T. S. R.

UNE LETTRE A LA C.G.T.

A la Commission administrative de la Fédération du bâtiment C. G. T., 211, rue Lafayette, Paris.

La vieille Fédération du Bâtiment et des Travaux Publics de France et des Colonies, siège, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris, adhérente à la centrale la C. G. T. S. R., à son Internationale Syndicale I. A. I. T., après délibération sur les incidents multiples qui se déroulent dans les chantiers et ateliers entre nos fédérés et vos adhérents qui prétendent les expulser des lieux de travail, en raison d'ordres reçus de vous, notre Commission Exécutive a décidé de vous adresser la lettre suivante :

« Nos Syndicats, notre Fédération sont décidés à défendre par tous les moyens le droit au travail de leurs adhérents. »

« Notre organisation régulièrement constituée depuis le Congrès de Saint-Etienne en 1908 défend aujourd'hui comme hier l'indépendance du mouvement ouvrier et le Syndicalisme Révolutionnaire. »

« Ce sont les raisons pour lesquelles en accord avec les décisions de notre Centrale nous ne sommes pas rentrés dans votre unité. »

« Sont-ce là les motifs de votre attitude à l'égard de notre mouvement et de nos Syndicats ? »

« Nous vous informons que nous ne pouvons plus tolérer les brimades et l'atteinte au droit à la vie dont nos membres sont les victimes tous les jours, en conséquence, vous garderez la responsabilité des incidents qui se produiront inévitablement si vos méthodes ne changent pas. »

« Il nous semble que les Syndicats Révolutionnaires sont quand même plus combattifs que les Syndicats chrétiens ou professionnels, contre lesquels vous n'exercez aucune répression. »

« Notre Bureau Fédéral insiste pour que vous preniez cette lettre en considération alors qu'il en est encore temps et il se tient à votre disposition pour la précision des faits incriminés. »

« Recevez nos saluts syndicalistes révolutionnaires. »

Pour et par ordre,

le secrétaire général : A. Lucas.

## NOTRE LIBRAIRIE

Réservez au Libéraire vos commandes de brochures et de livres.

En vente

De Lénine à Staline, Le Grapouillot.	10 »
Dossier des fusillades (après le 30 juin de Staline)	5 »
Mea Culpa, par Louis-Ferdinand Céline	7 50
Ce qu'est devenue la Révolution russe, d'Yvon	2 »
Retour de l'U.R.S.S., d'André Gide.	7 50
Désobéir, par Vlamincq	12 »
Refus d'obéissance, par Jean Giono	6 50
Les Damnés de la Terre par Henry Poulaillie	18 »
Le Pain Quotidien par Henry Poulaillie	15 »
Destin d'une révolution, de Victor Serge	18 »
L'Education sexuelle, de Marcestan.	15 »
Evolution et Révolution, de E. Reclus	15 »
La Conquête du Pain, de P. Kropotkine	15 »
La Douleur universelle, de S. Faure	15 »
L'Ethique, de Kropotkine	18 »
La Révolution espagnole et l'impérialisme, de Jean Bernier	1 50
La Grande Retape, d'Aurèle Patorni	10 »
La véritable révolution sociale, Sébastien Faure	12 »

## NOS BROCHURES

Chaque brochure : 0 fr. 60  
Evolution et Révolution, de E. Reclus.  
Aux jeunes gens, de P. Kropotkine.  
La morale anarchiste, de P. Kropotkine.  
L'Anarchie, de E. Reclus.  
Une opinion sur la dictature, par Sébastien Faure.  
Buenaventura Durruti, la brochure française : 1 fr. 50.  
La Grande Retape, Aurèle Patorni : 10 fr.  
Les Fécondations criminelles, A. Patorni : 6 fr.  
Le Rire dans le Cimetière, A. Patorni : 6 fr.  
Destin d'une Révolution, Victor Serge : 18 fr.  
Dieu et l'Etat, de Michel Batoumire : 1 fr. 50.  
L'anarchie, sa philosophie, son idéal, Pierre Kropotkine : 1 fr. 50.

LE PREMIER DEVOIR  
DU MILITANT  
EST DE S'ABONNER  
AU « LIBERTAIRE »

## Jeunesse Anarchiste Communiste

### LE FRONT RÉVOLUTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

Lorsque le Gouvernement actuel cesse de s'inspirer du plus plat heriotisme, il verse dans le nationalisme chauvin des Laval et des Tardieu. Mais avec plus de hardiesse, plus de cynisme; on a le prolétariat derrière soi, ou on ne l'a pas.

Depuis longtemps, Blum ne songe plus à rechercher les meilleurs moyens d'éviter la guerre, mais avec persévérance, avec toute son honnêteté et sa sincérité, il recherche les meilleurs moyens de la gagner.

S'unir à de fortes puissances comme l'Angleterre et les Etats-Unis, solidifier ces unions, mettre beaucoup de canons et d'avions du côté de notre chère Patrie semble être le souci dominant et la base de toute politique chez notre Président du Conseil, Blum veut à tout prix le soutien de la perfide Albion.

Les jeunes révolutionnaires des J. S., des J. C. et J.E.U.N.E.S., etc., vont-ils longtemps continuer à crier « à bas la guerre » en continuant à accepter et à légitimer la loi de 2 ans, les milliards votés pour les armements, l'emprunt pour la défense nationale, les expériences de défense passive, la préparation militaire obligatoire, etc. ?

Nos camarades des Jeunesses socialistes de la Seine attaquent vigoureusement dans leur organe « La Jeune garde », les ministres radicaux et en particulier, M. Daladier qu'ils accusent de tous les crimes.

La moitié de ce journal est consacrée à expliquer que Daladier et tous les radicaux du Gouvernement sont les seuls responsables; de cette odieuse attitude pro-guerrière alors que dans l'autre moitié les militants J. S. s'évertuent à nous démontrer que Blum, Spinasse, Auriol, Monnet, etc., nous ont donné les quarante heures, les vacances payées, etc.

Une telle position ne donne pas à un mouvement révolutionnaire de jeunes un aspect très sérieux.

Le Gouvernement tout entier est responsable du travail qu'il a fait, des erreurs qu'il a accumulées et le Front Populaire tout entier est coupable d'avoir pensé qu'une équipe ministérielle pourrait dans le cadre du régime capitaliste, faire œuvre révolutionnaire.

Les ministres socialistes sont solidaires des ministres de la Guerre et des Affaires étrangères. Ils ne manquent jamais une occasion de s'apprécier et de se congratuler réciproquement.

Nos amis de la J. G. devraient choisir entre : 1° Une position gouvernementale approuvant la politique de Blum et de son équipe; 2° Une position révolutionnaire qui, pas plus sous Blum que sous Laval, n'admet la préparation à la guerre et se refuse à tenir compte de l'« intérêt national » dans sa lutte contre le patronat.

Il y a quelques mois l'Union des Jeunesses anarchistes communistes de la Seine avait proposé à l'Entente des J. S. la formation d'un Front Révolutionnaire de la Jeunesse. Il y a quelques semaines des représentants des J. S. sont venus nous faire part de leur désir de voir se réaliser dans le plus bref délai cette unité d'action indispensable.

Depuis, malgré notre volonté, les pourparlers restent en suspens.

Nous reprenons la question à nos camarades des J. S. de la Seine. Voulez-vous avec ceux qui n'acceptent pas l'union sacrée former le Front Révolutionnaire de la Jeunesse contre ceux qui se livrent à la préparation systématique et idéologique à la guerre ? Nous ne vous proposons pas une unité d'action contre les chefs de votre parti, nous vous proposons de mener en commun une agitation révolutionnaire contre les deux ans, l'Union sacrée, la Défense nationale et surtout et immédiatement contre la préparation militaire obligatoire.

Prenons-y garde si nous laissons voler la P. M. O. comme nous avons laissé voter les deux ans il sera trop tard pour lutter contre ce véritable crime.

C'est tout de suite qu'il faut engager la bataille.

Front révolutionnaire de la jeunesse. Si les hésitations continuent, si les pourparlers s'éternisent, nous aurons bientôt l'occasion de méditer amèrement sur nos erreurs. Il faut agir vite.

Nos jeunes camarades espagnols qui jouent actuellement leurs vies dans la lutte anti capitaliste ont compris la nécessité de s'unir sur une base révolutionnaire. Les Jeunesses Libératrices libérées, les J. C. I., les Jeunesses Coopérativistes, la Fédération des consciences libérées, les étudiants du P. O. U. M., les Jeunesses Syndicalistes, des groupes de jeunes filles et de sportifs se sont constitués en Front révolutionnaire de la jeunesse. Leur mot d'ordre : Tout le pouvoir aux syndicats; leur but : gagner la guerre; faire la Révolution.

Allons-nous attendre de vivre leur sort pour les imiter ?

RINGEAS.

## CONVOICATIONS

Union des J.A.C. de la Seine, Commission d'Initiative. — Réunion lundi 15, à la permanence, 9, rue de Bondy. Tous les groupes devront être représentés.

III<sup>e</sup>, III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup>. — Tous les jeudis, à 20 h. 30, 92, rue des Archives.

V<sup>e</sup>. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, avec l'U.A., 22, rue Broca.

VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup>. — Un groupe est en formation. Se référer au prochain communiqué. Pour les adhésions, écrire à Escabas au « Libéraire ».

IX<sup>e</sup>. — Avec le groupe de l'U. A.

X<sup>e</sup>. — Tous les samedis au lib.

XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>. — Pour décision à prendre en commun, les jeunes se réunissent momentanément avec le groupe U. A. Pour les adhésions écrire à Raymond Le Loch, 154, fig Saint-Antoine.

XIII<sup>e</sup>. — La réunion est remise en raison de propositions faites par des membres des J.C. démissionnaires, désirant adhérer à notre groupe.

XIV<sup>e</sup>. — Réunion tous les mercredis, 20 h. 30, salle Papillon, 36, rue de Vanves. Un camarade de l'U. D. sera présent à la réunion du 15.

XV<sup>e</sup>. — Tous les vendredis chez Jourdan, 69, rue de la Convention.

XVI<sup>e</sup>. Boulogne-Billancourt. — Tous les mardis à 21 h. chez Cuvillier, 50, avenue des Moulins, Billancourt.

XVII<sup>e</sup>. — Avec le groupe U. A.

XVIII<sup>e</sup>. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au Sans Souci, 100, rue Ordener.

XIX<sup>e</sup>. — Tous les mardis à 20 h. 30, salle Quélennec, 70, rue de Flandre.

XX<sup>e</sup>. — Avec le groupe de l'U. A.

Pour les adhésions, écrire à Barzangette André, au « Libéraire ».

Lycéens Libératrices. — Vendredi 19, au lib, de 16 à 19 heures.

Etudiants Libératrices. — Un groupe fonctionne. Passer le samedi après-midi au « Lib. », pour les adhésions.

Aulnay-sous-Bois. — Réunion du groupe tous les vendredis à 20 h. 30, salle Delrieu, 10, rue Jules-Simon (angle de la rue d'Amiens).

Bobigny. — Tous les samedis, à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

La Courneuve. — Tous les mardis, salle de la Renaissance, 107, route de Flandre à 21 h.

Colombes. — Tous les vendredis au « Bar Columbia », 50, rue de Saint-Denis.

Gennevilliers. — Tous les vendredis à 20 h. 30, 90, rue Saint-Denis.

Levallois-Perret. — Tous les samedis, à 21 h., 69, rue Marius-Aufan, au café.

Livry-Gargan. — Tous les vendredis, à 20 heures 30, au siège, 44, avenue Montgolfier.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h 30, salle de la Coopé, rue de l'Eglise. Appel à tous les sympathisants.

Nogent. — Tous les jeudis à 21 heures, chez Barreau, 90, Grande-Rue.

Pré Saint-Gervais. — Attention ! Changement de jour.

Réunion tous les mardis à 21 heures, 49, rue de la Cristallerie.

Chambéry. — Pour la formation d'un groupe, s'adresser à Bisset Marcel, 5, rue de la Métropole, Chambéry.

Montpellier. — Réunion tous les mercredis à 20 h. 30, au « Bar de l'Université ».

Lyon. — Le groupe J. A. C. se réunit tous les jeudis au siège de l'U. A. (Fédération Lyonnaise), 212, rue de Créqui.

Saint-Henri-Val-de-Séon. — S'adresser au camarade Coussinier fils, 85, rue Rabelais, St-Henri.

Marseille. — Pour tout ce qui concerne le groupe J. A. C., de Marseille et environ, s'adresser au camarade Claude, 176, cité Loucheur, Saint-Pierre.

Alger. — Pour le groupe écrire à André Vailant, chez Mme Yvonne, 8, rue Berthelot, Alger.

Il est rappelé aux secrétaires des groupes qui désirent que leurs communiqués paraissent dans cette rubrique, qu'ils doivent les envoyer Ringeas au « Lib ».

La J. A. C. vient de rééditer un important matériel : papillons antimilitaristes au prix de 2 francs le cent, huit textes différents ; une brochure d'actualité très documentée, au prix de 1 fr. : « La Révolution Espagnole et l'impérialisme ».

Le Gérant : Jean GIRARDIN.

Imprimerie Centrale du Croissant (St Nils) 19, rue du Croissant Paris-9<sup>e</sup>

## Réunions et Conférences de la semaine

### Jeudi 18 Mars

COLOMBES, à 20 h. 30, Salle du boulevard Valmy.

### REUNION PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

Contre la guerre qui vient

Orateurs : Coudry, Frémont, Lucie Colliard.

### Vendredi 19 Mars

PARIS XVII<sup>e</sup> (Front Révolutionnaire), salle de la F. Nationale des Combattants Républicains, 16, rue des Apennins.

### GRAND MEETING

Contre le hlocus des frontières d'Espagne

Orateurs : Frémont, Coudry, orateurs parti socialistes du P. O. I., des J. S. et J. S. R.

VERSAILLES, à 20 h. 30, salle Blaveau, place de l'Ouest.

### REUNION PUBLIQUE

L'anarchisme

Orateur : Moncade (du groupe de Versailles).

PARIS XIV<sup>e</sup> ar., à 21 h. au 36, rue de Vanves.

### CONFERENCE PUBLIQUE

Patrie, Défense Nationale, Surpopulation  
Orateur : Patorni.

PARIS XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> ar., à 20 h. 30, 170, rue du Faubourg-Saint-Antoine.

### CAUSERIE EDUCATIVE

Le Syndicalisme Révolutionnaire  
Orateur : Faucier.

## Dimanche 21 Mars

MARSEILLE (Groupe Germinal) à 15 h., 18, rue d'Italie.

### MATINEE ARTISTIQUE SUIVIE DE BAL

Tous les copains s



## PARIS-BANLIEUE

## A NOS CORRESPONDANTS

Les correspondants de la rubrique Paris-Banlieue et Voix de Province, sont une fois encore informés que la copie doit nous parvenir le lundi à midi, dernier délai.

La copie doit être écrite d'un seul côté de la feuille en ménageant des marges.

D'autre part, devant l'abondance des communications, nous prions nos correspondants de s'efforcer de ne pas dépasser 30 lignes, de manière à ce que chacun puisse trouver sa place sans être gêné par le voisin.

## PARIS-18°

Jeu. 11 mars 1937, réunion du comité de Front Populaire, assemblée électorale par rapport au batage fait sur le thème de la défense de l'Espagne, les nourrissons publicitaires du Front Populaire font défaut.

Après divers orateurs, notre camarade Ridel, invité par le groupe du 18° apporté à la tribune le point de vue de l'Union Anarchiste, très écouté il ramène la flamme révolutionnaire que les dirigeants ont si bien essayé de détruire, la conclusion de Ridel est très applaudie sur la fin des discours et des ordres du jour et l'appel à l'action directe de masse pour faire entendre la voix des prolétaires.

Que les camarades anars continuent à apporter leurs solutions révolutionnaires et désintéressées dans les réunions afin de se faire mieux connaître.

Pillot, député du 18° a fait un développement où il a appelé également à l'action son exposé se rapprochant tellement de celui de Ridel, sauf le maintien absolu du Front Populaire et la question de l'Union des Français, qu'il n'a pas encouru les foudres de la direction du Parti.

## GROUPE INTERCOMMUNAL BANLIEUE-SUD

Le Groupe fait un appel pressant à tous les désillusionnés, les écœurés de la politique chauvine des policiers solidisant de gauche pour qu'ils rejoignent notre groupe. Là, on ne souscrit pas pour l'emprunt de la Défense nationale, on ne préconise pas la préparation militaire, asservissement total de la jeunesse comme sous Hitler ou Mussolini, on ne chante pas la « Marseillaise », œuvre de l'officier royaliste Rouget de l'Isle, on n'adore pas « La Marseillaise » sous les plis du drapeau des Versaillais ; non, on y débouche les crânes on y organise des goûts, des conférences éducatives, des meetings pour faire connaître notre idéal, on y organise la solidarité pour nos frères espagnols étrangers par le blocus démocratique anglo-français, on y proteste contre l'assassinat des grévistes tunisiens, etc. On ne promet pas aux ouvriers en récompense de leur asservissement des sinécures ou des honneurs places, nous leur demandons seulement leur action désintéressée au service d'une cause, belle entre toutes : l'anarchie qui assurera à tous, en détruisant le capital, le sabre et le goupillon, le droit à la vie pour tous et la liberté intégrale adéquate à chaque époque. Nous avons maintenant une machine à imprimer à nous, un bulletin local paraîtra bientôt, nous avons dépassé largement la vente de 300 « Lib » sans compter les abonnés et ceux vendus dans les kiosques et ceci en pleine ceinture rouge, donc tout va bien et en avant pour un plus grand « Lib » et une plus forte Union anarchiste. Si vous voulez vivre libres et égaux, venez à nous, nous avons besoin de tous les efforts et de toutes les bonnes volontés.

Lire les communiqués de nos réunions sur le « Lib ».

Le Groupe Banlieue-Sud.

## CHARENTON

Mauvais... réveil

Le journal du communisme stalinien de notre canton, le « Réveil », daigne enfin s'occuper des anarchistes.

Mais, suivant la coutume, pour les assimiler basiquement aux fascistes et autres crétins de la bourgeoisie.

Il faut bien « unir ».

Ah ! mes camarades communistes, si nous voulions polémiquer, nous serions à l'aise. Nous dirions, par exemple : deux mots sur la scission de Tours, la création de la C.G.T., les attaques venimeuses envers le P. S., toutes choses ayant sans doute pour but, l'unité de la classe ouvrière.

Le passé d'une mort, à nous l'avenir.

Pourtant, le « Réveil » n'ignorait pas les intentions du groupe libertaire. Celui-ci, à sa formation, avait par lettres (dont une recommandée et timbre pour réponse), sollicité de la rédaction, l'insertion d'une « adresse de sympathie », destinée aux militants communistes du canton.

Nous n'attendions certes pas, la parution de notre prose. Les colonnes du « Réveil », pour les catholiques, passe encore, mais les anarchistes, ils ont le bonjour. Soucieux d'éviter les frictions néfastes entre militants ouvriers de diverses tendances, nous avions renseigné les chefs du P. C. sur nos intentions à leur égard. Car il faut le dire, dans le canton de Charenton-le-Pont, les anarchistes ne voulaient pas venir se placer en diviseurs.

Nous nous inspirons de nos camarades d'Espagne.

C'est donc le P. C. qui commence une sale besogne. Nous en prenons acte, tout simplement. Demandant toutefois, les noms des « élus » que nous avons odieusement attaqués et ceux des militants que nous trompons et influençons.

Camarades communistes, si nous ne voulons pas faire l'unité dans les camps de concentration, paix entre nous et guerre au fascisme... le vôtre.

Le Groupe Libertaire.

## COLOMBES

En dépit des manœuvres des arrivistes et des démagogues, les chômeurs doivent s'unir pour passer à l'action directe.

Dans un article de la V. O. du 11 courant, un « courageux » anonyme a écrit au sujet de l'intervention d'un copain et de moi-même : « les inimitiés contradictoires Reboussin et Descamps appartenant au groupe libertaire ». Eh oui ! messieurs les nacos ne vous en déplaise, l'un appartient audit groupe et l'autre en est sympathisant. En ce qui me concerne si j'ai parlé en contradictoire, c'est l'assemblée générale des chômeurs m'en avait mandaté.

L'exposé documenté du député a été fort applaudi, comment pourrait-il en être autrement, les chefs de clique n'étaient-ils pas présents dans la salle ? Les mots d'ordre n'avaient-ils pas été donnés ?

Que dédire du magnifique (sic) discours de Rochet. Rien ! Rien ! Est-ce que ses belles paroles vont nous remplir le ventre. Que de belles phrases, mais combien démagogiques que les sans travail ont déjà trop entendues.

Vous n'êtes pas les auteurs de la dévaluation, dites-vous, mais vous l'avez votée après avoir été contre pendant la campagne électorale.

Nous constatons que le P. C. n'a rien fait pour les chômeurs, que des promesses et ces derniers ne saient se contenter d'une viande aussi creuse.

La presque totalité des députés de la droite à la gauche, y compris les communistes ont eu plus de souci de voter l'emprunt pour la défense nationale que d'accorder une augmentation à notre malheure allocation. Les chômeurs ne suivent pas ces messieurs, dites-vous en parlant de nous. Si les applaudissements recueillis par Ro-

chet en sont la preuve elle n'est pas grande. Si la majorité vous accorde une si grande confiance, c'est que certains chômeurs ont peur des représailles lorsqu'ils se trouvent devant vous, car les « messieurs » sont, parmi vous, n'est-ce pas, Bruneau et bien d'autres ! Lorsque vous prononcez les mots : Unir ! unir ! unir ! vous mentez effrontément. A cette réunion, les premières paroles de Bruneau furent pour lancer mon nom en pâture, par des moyens dégoûtants. Vous aviez cherché à m'éliminer du comité des chômeurs. L'auteur de cet article hypocrite dit qu'il faut condamner les diviseurs, or Descamps et moi-même avons toujours préconisé l'union des chômeurs sans distinction d'opinion et avons depuis longtemps démontré la nécessité d'action de nous pour faire aboutir nos justes revendications.

Cette action devient de plus en plus nécessaire même sous un gouvernement du F. P. S'il fallait vous dire toutes les vérités, monsieur le maire, il faudrait toute une page du Lib. car sous le règne de Bruneau les injustices sont aussi flagrantes que sous celui de Claviy, il suffit d'avoir une carte du F. P. C. dans sa poche pour travailler à la commune, car un homme qui ne pense et ne parle pas comme vous, alors, gare à lui, tous les moyens sont bons même les plus répugnants. Vous l'avez démontré par le renvoi du camarade Monnier (militant socialiste) et c'est avec de tels procédés que vous prétendez unir ! unir ! unir ! Les ouvriers conscients ont compris et surtout à Colombes.

Pour terminer, n'adressant à l'auteur de l'article en question, je lui dis : qui, plus que jamais, unissons-nous pour l'obtention de nos revendications et arrête les arrivistes et les démagogues... A. Reboisson.

## VERT-GALANT, VILLEPINTE VILLEPARISIS

C'est devant 450 personnes que se déroula notre conférence filmée le 8 mars : compris les collectes, c'est la somme de 945 fr. que nous remettrons dans la caisse du Comité. Nous ne sommes pas orgueilleux, mais nous devons être satisfaits de ce résultat, il nous suffit que notre modeste travail contribue à soulager nos frères d'Espagne engagés dans la lutte.

Sur notre soirée peu à dire : nos camarades Frémont et Ridel furent eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils surent trouver les phrases pour situer le danger du fascisme et firent ressortir la coupable inertie des organisations du Front Populaire qui tolèrent l'éclatement de l'Espagne révolutionnaire.

Emilien Durruiti fit comprendre la part de responsabilité qu'a le prolétariat qui, par sa lâcheté et son égocisme n'arrive pas à comprendre que la lutte engagée est la sienne et ainsi que Antonio de la C.N.T. expliqua qu'il serait temps que les ouvriers, au lieu de laisser les chefs discuter sur leur sort, s'en occupent un peu eux-mêmes et, à cette condition, ils verraient que leur seul intérêt est d'aller par tous les moyens nos camarades d'Espagne.

Puis les films nous démontrèrent l'après de la lutte et la magnifique façon de courage que nous donnent nos camarades qui, malgré leur infériorité matérielle acceptent la lutte simplement soutenue par leur idéal d'une société débarrassée de tous les parasites.

A signaler que les collectes furent fructueuses et ceci démontre à quel point la soirée intéressa l'auditoire : donc pour la propagande nous sommes dans la bonne voie, aussi de suite nous envisageons une soirée à Villeparisis : voir la date dans le prochain numéro du « Lib ».

Nous avions aussi les camarades que nous constituons une bibliothèque à nos permanences et tous les dimanches, de 11 à 12 heures, les camarades pourront prendre contre un modeste dépôt, les livres qui leur seront agréables et ainsi même temps ils pourront apporter leur point de vue sur la manière de propagande pour continuer à nous développer et attirer vers nous les nombreux camarades républicains par tous les reniements de la police fasciste.

De nombreuses réunions sont envisagées : que les camarades suivent les annonces du « Lib » pour la région.

Rappelons les permanences : Vert-Galant, café Dumel, avenue de la Gare ; café Rochard, avenue de la Gare à Villeparisis.

Le Groupe.

## VOIX DE PROVINCE

## BREST

## SOUS LE GOUVERNEMENT DE FRONT POPULAIRE

Veut-on une preuve de plus, parmi tant d'autres, de la sollicitude de notre gouvernement à l'égard de l'Espagne antifasciste : un cargo gouvernemental espagnol naviguant au large de l'île d'Ouessant, est attaqué au canon à la limite des eaux territoriales françaises, par un croiseur nationaliste. Sur soixante chus, deux atteignent. Le cargo, le « Conde de Zubiria », se réfugie à toute vitesse sous Ouessant et est piloté à Brest par un marin pêcheur. Que font donc les autorités maritimes françaises à l'égard de ce bateau d'un gouvernement ami ? Font-elles conduire le cargo avarié par le bombardement, dans l'arsenal de la marine pour réparations ? Pense-t-on que l'équipage pourra en toute liberté... sur un sol ami descendre à terre ? Que nenni ! Le bateau est mouillé au port de commerce à cent cinquante mètres du quai et une garde de marins de l'Etat est établie. Pourquoi cette attitude inqualifiable. Quels sont donc les hauts fonctionnaires qui ont manifesté tant de bassesse ?

Certes, les autorités maritimes et civiles étaient-elles plus pressées à l'égard des quatre navires de guerre hitlériens, qui, il y a quelques mois, mouillaient sur notre rade et dont l'un d'eux « le Wolf », avarié, fut conduit et réparé dans l'arsenal de la marine de guerre. Sans doute les mêmes autorités maritimes et civiles manifestaient-elles leurs sentiments antifascistes et front populaire, quand elles organisaient réceptions, visites et balades pour ces messieurs des états-majors hitlériens.

L'hostilité marquée à l'égard du cargo républicain « Conde de Zubiria » par les autorités, a soulevé l'indignation dans les milieux ouvriers et antifascistes et aura provoqué sans doute une intervention pressée des responsables.

Et ce n'est là qu'un des côtés, peut-être pas le pire, à coup sûr, de la sale politique du gouvernement de F. P. à l'égard de la révolution espagnole.

Allo ! travailleurs de Brest et de partout, jusqu'à quand allez-vous donc vous laisser chloroformer ? Ceux qui se font casser la gueule sur les fronts d'Espagne attendent cependant autre chose de nous.

R. Martin.

P. S. — Un autre cargo gouvernemental la « José Tartière » à quai au 5<sup>e</sup> bassin ne connaît pas, heureusement, les brimades de l'Etat, ont dit leur profonde tristesse de telles mesures.

Centre local de ravitaillement.

Nous rappelons que pour le centre local de ravitaillement de Brest, une permanence fonctionne tous les jours à la Maison du Peuple, Bois de Boulogne.

DIJON

A nos amis et sympathisants : alerte !

Tous nos camarades de Dijon, sont au courant de la venue de La Roque à Nuits-Saint-Georges, pour y faire une conférence à ses fidèles, futurs assassins de nos enfants.

Debout donc camarades de Dijon : avec nous vous viendrez leur tendre la main de la seule manière qui convienne.

Rassemblement au même endroit que les antifascistes se réuniront.

Pour ceux qui voudraient des renseignements plus étendus, consulter le Groupe.

Eveil Anarchiste.

## MARSEILLE-GERMINAL

## Aux anarchistes partisans de l'Unité du Mouvement anarchiste en France

Le groupe « Germinal » adhérant à l'Union Anarchiste tient sa permanence tous les soirs de 17 à 20 heures à son siège, 18, rue d'Italie, 2<sup>e</sup> étage.

Pour les adhésions, achat de notre journal « Le Libertaire », des brochures et des livres, le groupe se charge de commandes ; une bibliothèque est à la disposition des membres.

La série de conférences pour nos membres, commencera incessamment : le groupe Germinal a sa section de Jeunesse. Parents faites adhérer vos enfants à Germinal J.A.C.

Dimanche à 15 heures

GOUGUETTE FRATERNELLE

Pour l'inauguration du siège, 18, rue d'Italie, au 2<sup>e</sup> étage, tous les camarades des divers groupes y sont fraternellement invités, ainsi que les individualités anarchistes : les anciens du mouvement marseillais y sont spécialement conviés.

MARSEILLE-SAINT-ANTOINE

Vigilance !

On voudrait aujourd'hui que la seule arme que possède la classe ouvrière, c'est-à-dire le syndicalisme luit de classes, avec laquelle le prolétariat peut combattre directement contre ses exploiters, soit incorporée et soumise à une formation politique.

Cette formation continue le cartel des gauches de 1924 et le bloc des gauches de 1932, lesquels avaient déjà échoué lamentablement devant la toute puissance de l'Etat, de l'Eglise, de la bourgeoisie et le capitalisme ont créé pour maintenir leur privilèges et leurs intérêts.

Huit mois auront suffi pour démontrer que le Front Populaire et le gouvernement auquel il a donné naissance, sont aussi impuissants que les précédents à apporter la moindre solution valable et durable que pose le problème social.

Les décisions qu'il vient de prendre en matière financière, l'abandon de toute politique de coercition anticapitaliste, et le lancement de l'emprunt de la défense nationale sont les premiers pas vers cette défaite.

Il a su que le mur d'argent se dresse, pour que docilement le gouvernement renonce à toutes les réformes sociales qu'il avait promis de réaliser.

Voilà, travailleurs où conduit l'action parlementaire.

Travailleurs prenons garde, sachons nous servir, dans l'indépendance la plus complète, de notre arme « Le Syndicalisme » en appliquant sa méthode car nous si bien réussi en juin 1936 : L'ACTION DIRECTE.

P. Gayle.

## PAU

La majorité des camarades et sympathisants estiment contraire à notre idéal que de méprisables petites questions puissent être une entrave à notre propagande révolutionnaire, et considèrent que plus que jamais nous devons être unis, car les circonstances politiques et économiques actuelles constituent un terrain particulièrement favorable pour exercer notre influence sur les éléments qui restent malgré tout révolutionnaires, malgré la répudiation de cet idéal par toutes les organisations politiques de ce pays.

Notre action doit en être d'autant plus efficace : et nous devons nous y appliquer de toutes nos forces, c'est notre devoir, car, historiquement, nous sommes restés les seuls révolutionnaires, nous sommes restés les seuls à avoir, malgré les persécutions, l'activité de chacun doit trouver à s'occuper suivant son goût et son tempérament. Nous estimons qu'il est de notre devoir d'oublier toute querelle de tendance, élever celle de personnes, pour ne considérer que l'œuvre à réaliser, tout en conservant chacun sa façon de penser, son idéologie propre, et collaborer unanimement.

Plus que jamais, l'union de toutes les bonnes volontés est nécessaire. Si l'action individuelle est utile, l'action d'un groupe l'est bien davantage, tenant compte que l'action est plus restreinte si elle ne s'exerce que par des éléments isolés.

Avec raison nous croyons qu'une entente doit être possible, car la meilleure activité qu'il nous soit possible de déployer est de soutenir l'action révolutionnaire de nos camarades espagnols, nous servir de leur exemple, réaliser les réalisations révolutionnaires, et montrer la faillite de cette formule qui a séduit les masses, « Front Populaire ». Pour cela, nous devons être d'accord, et de tout cœur nous croyons que tous ceux qui sont animés de notre idéal libertaire doivent nous offrir leur aide morale et matérielle.

Artigolle.

P. S. — Pour les prochaines réunions, nous avons obtenu un local municipal où nous pourrions nous réunir avec plus de liberté : les camarades vendeurs du « Lib » donneront toutes dates. — A.

SAINT-ETIENNE

Conférence de Victor Basch

A l'appel de la Ligue des Droits de l'Homme, une conférence fut organisée le 13 mars devant un auditoire de 400 personnes, avec le maire de Saint-Etienne comme président. Dans son discours court et populaire 100 pour 100, Basch oublia de dire que c'est l'action directe des travailleurs qui empêche, en France, l'instauration du fascisme.

Une question sur l'attitude de la Ligue vis-à-vis de la dissolution de l'Etoile Nord-Africaine n'eût pas l'heur de plaire à l'orateur qui, tout en nous reprochant de ne pas être enseignés.

Malgré que l'auditoire fut sympathique à l'orateur, nos cinq minutes d'intervention portèrent autant que ses deux heures de discours. Aussi, nous appelons les camarades à se grouper avec nous, afin de nous permettre de nous imposer dans les réunions pour dévoiler les fautes défensives de la classe ouvrière.

Le Groupe de l'U. A.

FEDERATION ANARCHISTE PROVENÇALE

C'est bien le dimanche 28 mars que se tiendra l'assemblée générale de la F. A. P. à 9 heures du matin, rue d'Italie n° 18 au 2<sup>e</sup> étage dans la salle du nouveau groupe « Germinal » mise gracieusement à notre disposition. Cette assemblée s'ouvrira sous les auspices de la plateforme d'organisation qui, croyons-nous, sera acceptée par tous les groupes et fédérations faisant parti de la F. A. P. Cette organisation que nous préconisons sera le prélude de l'union des anarchistes et un pas en avant vers la révolution.

Des réponses au référendum sont arrivées, nous espérons bien que les dernières arriveront ces jours-ci. Que chacun fasse diligence, par ce moyen nous arriverons à l'A. G. avec quelque chose de concret et de bien défini.

Ordre du jour : 1. rédaction définitive de la plateforme de la F. A. P. ; 2. suggestions à apporter à l'ordre du jour provisoire du congrès de Barcelone ; 3. si possible rédaction des rapports à soumettre au congrès de la F. A. P. au congrès de Barcelone ; 4. création d'un Comité Régional ; par le groupe « Action Libertaire » de Toulon ; 5. divers.

Vu l'importance de cette A. G. tous seront présents et surtout exacts au rendez-vous.

Le secrétaire.

## LA VIE DE L'U. A.

Commission administrative. — Réunion lundi 22, à 20 h. 30, au local habituel.

IX. — Attention au changement d'adresse. Tous les lundis à 20 h. 30, 28, rue des Martyrs.

X<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>. — Vendredi 19 mars à 20 h. 30, 170, rue du fbg Saint-Antoine. Causerie par le camarade Faucher.

XIII<sup>e</sup>. — Permanence du groupe le samedi à 20 heures, café Joly, 22, rue des Gobelins. Pour diffusion du « Libertaire », les camarades disponibles sont priés de se présenter le mercredi soir à 19 heures et le dimanche matin à 8 h. 30, à la même adresse.

XIV<sup>e</sup>. — Vendredi 19 mars, à 21 heures, au 36, rue de Vanves.

XV<sup>e</sup> arr. — Tous les vendredis à 20 h. 30, Salle Jourdain, 60, rue de la Convention.

XVII<sup>e</sup> et Saint-Ouen. — Jeudi 18 mars, à 20 heures 30, restaurant 3, rue des Apennins. Réunion réservée aux membres du groupe.

XVIII<sup>e</sup> arr. — Réunion tous les mercredis à 21 heures « Au Sans-Souci », 100, rue Ordener.

XIX<sup>e</sup>. — Tous les jeudis, à 20 h. 45, salle Quélennec, 70, rue de Flandre.

XX<sup>e</sup> arr. — Mercredi, à 20 h. 30, au 67, rue Ménilmontant, salle Lejeune, 1<sup>er</sup> étage.

Asnières. — Les camarades anarchistes et sympathisants sont invités à la réunion de formation du groupe, jeudi 18 mars au coin de la rue de Metz et de la rue du Mesnil.

Groupe Banlieue-Sud. — Réunion lundi 22 mars, chez Cayez, 51, rue Fricuse à Gentilly. Présence indispensable de tous.

Bagnollet. — Tous les vendredis à 20 h. 30, salle Eber, 43, rue Hoche. Exceptionnellement la semaine prochaine, réunion le jeudi, même local.

Blanc-Mesnil. — Les camarades sont prévenus qu'ils trouveront le « Libertaire » toutes les semaines chez le dépositaire de journaux, avenue de Drancy.

Bobigny. — Samedi à 20 h. 30, salle Duvernois, place Carnot.

Boulogne-Billancourt. — Mardi 23 mars, à 20 h. 30, chez Cuiviller, 50, avenue des Moulins. Causerie par le camarade Caudry.

Champigny. — Tous les derniers samedis de chaque mois chez Mme veuve François, place du Marché, à 20 h. 30. Le « Libertaire » est en vente à la Librairie Gatignole à côté de la mairie.

Canton de Charenton. — Mardi 23, à 20 h. 30, 37, quai des Carmes. Causerie : « La femme dans la vie sociale ».

Chelles. — Les camarades désirant adhérer au groupe sont invités à s'adresser à Bernier, 12, quai Auguste-Prevost.

Clichy. — Le « Libertaire » est en vente au Café Goubert, 41, avenue du Bois-de-Boulogne.

Clichy. — Dimanche 21 mars, à 9 heures, 92, rue de Paris.

Colombes. — Tous les jeudis au bar Colombia, 56, rue Saint-Denis.

Drancy. — Réunion tous les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> samedis du mois salle Passébon, 21, avenue Marceau.

Ermont. — Tous les lundis soir à 21 heures, 125, rue de la Gare (au fond de la cour à droite).

Gagny. — Les camarades désireux de fonder un groupe libertaire dans la région peuvent s'adresser à Boyer, au « Lib ».

Gennevilliers. — Vendredi 26 février, à 20 heures 30, rue Saint-Denis.

Issy-les-Moulineaux. — Tous les vendredis, à 20 heures, 15, avenue de Verdun. Vente du « Libertaire » tous les jeudis et vendredis soir au Métro (Mairie d'Issy).

La Courneuve (Usine Rateau). — Tous les vendredis à 17 h. 30, salle Tintin, rue Rateau.

Levallois-Perret. — Tous les samedis à 20 heures 30, café Vauclose, 63, rue Marius-Aufan.

Malakoff, Vanves, Châtillon. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, salle de la Coopé, 43, rue Victor-Hugo, à Malakoff.

Montreuil. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle de la Coopé, 11, rue de l'Eglise.

Nogent-sur-Marne. — Tous les mercredis à 21 heures, chez Barreau, 90, Grande-Rue.

Noisy-le-Sec. — Le groupe se réunit tous les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vendredis de chaque mois, au café du Sicle, maison Pige, face à la mairie.

Palaiseau. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au local habituel.

Pontoise. — Réunion tous les quinze jours. Pour tous renseignements, s'adresser au 14, rue Beaujeu, de 12 à 14 heures et après 18 heures.

Pré-Saint-Gervais-Pantin. — Tous les mardis à 21 h. 45, rue de la Cristallerie.

Puteaux-Neuilly. — Tous les vendredis, à 20 h. 30, Salle Municipale, rue Roque-de-Filliol.

Sartroville. — Tous les dimanches, les camarades anarchistes de Sartroville-Maisons-Laffitte se retrouvent derrière nos amis vendeurs du « Libertaire » et du « Combat syndicaliste », au marché, à partir de 9 heures, près de la gare. Tout ce qui concerne le groupe doit être adressé à Le Maner, 5, rue Friedland.

Sainte-Geneviève-des-Bois. — Le « Libertaire » est en vente chez Couvres, libraire, 77, avenue de la Gare, et chez Maurice, caféier, 2, avenue de la Gare.

Savigny-sur-Orge. — Les camarades de Vigneux, Juvisy, Parnay, Ste-Geneviève, peuvent se mettre en relation avec le camarade Pradaud, 1, rue des Vergers à Savigny.

Stains. — Mardi à 20 h. 30, chez Frédo, boulevard Maxime-Gorki.

Suresnes. — Pour tout ce qui concerne le groupe, écrire à Coche Louis, 61, rue de Verdun.

Valenton. — Tous les jeudis à 20 h. 30, salle du Château.

Versailles et environs. — Tous les vendredis à 9 h. 63, rue de la Paroisse, café de la Grande-Fontaine.

Viroflay et Saint-Cyr. — Les camarades désireux de former un groupe dans ces localités sont priés de se mettre en relation avec le groupe de Versailles, café de la Grande Fontaine, 63, rue de la Paroisse, à Versailles.

Vitry. — Tous les mardis, à 20 h. 30, 56, rue du Génie.

Vert-Galant, Villepinte, Villeparisis. — Permanence tous les dimanches, à 11 h., café Dumet, avenue de la Gare, Vert-Galant, café Rochard, avenue de la Gare à Villeparisis.

Aimargues. — 1<sup>er</sup> Le Groupe fait connaître aux sympathisants que son lieu de réunion est à la Maison du Peuple et les invite à y assister tous les premiers vendredis du mois.

2<sup>e</sup> Les jeunes camarades sont invités aux réunions des Jeunesses syndicales révolutionnaires où le meilleur accueil leur sera réservé.

Ales. — Les camarades trouveront la presse anarchiste à la Librairie du Petit Marseillais, 4, rue Bauteville. Prochainement, nous donnerons le lieu de réunion.

Amiens. — Pour les adhésions, s'adresser à Grévin, 3, rue Vascosan, à Amiens.

« Le Libertaire » est en vente chez Roussel, 28, rue Dame-Jeanne.

Brest. — Le Groupe se réunit les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> vendredis du mois, à la Maison du Peuple.

Chambéry. — Une permanence est établie tous les mercredis après-midi, de 4 h. à 7 h., au café Gisé. Place Monge.

Craponne. — Un groupe libertaire étant en formation, pour tous renseignements s'adresser à Gony, 14, avenue de la Gare, à Craponne.

Croix-Wasquhal. — S'adresser à Hoche Meurant, 1, rue d'Arcole, Croix (Nord).

Dijon. — Pour tout ce qui concerne le Groupe s'adresser à P. Mathis, 48, rue Colson, à Dijon.

Graulhet. — Tous les samedis, Café Gaston, place Jourdain.

Grenoble. — Le « Libertaire » est en vente kiosque cours Berriat, cours Jean-Jaurès, 1a, box 14, rue Thiers, et le tabac au fond du cours Berriat.

Issy-les-Moulineaux. — Tous les vendredis, 14, avenue de Verdun. Tous les jeudis et vendredis, vente du « Libertaire » au métro, mairie d'Issy.

Le Havre. — La presse anarchiste est en vente chez le libraire du parc de l'Observatoire et chez le marchand Lescage, au Havre, rue Fontenoy, qui reçoit également les colis pour l'Espagne, — Raymond.

Le Mans. — Le « Libertaire » et « Rectitude » sont en dépôt dans les bureaux de tabac suivants : La Civette, place de la République ; La Roche, avenue de l'Abattoir ; Langerson, rue Saint-Pavin ; Bodras, place d'Arcole ; si on ne les trouve pas, réclamer à Lulé, 6, rue Leshesne.

Lunel. — Le Groupe libertaire de Lunel fait connaître à tous les groupes que les correspondances concernant le Groupe doivent être adressées à Châtellier Joseph, rue Jeanne-d'Arc, Aimargues (Gard) et pour les fonds à Châtellier Abel, rue des Lavoirs, qui les remettra aux intéressés.

Fédération Lyonnaise. — Le C.I. se réunit les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> mercredis de chaque mois, sur convocation du secrétaire. Pour tout ce qui concerne la Fédération Est s'adresser à Lavarel,



